

Rencontre autour de la pensée
et de l'œuvre de
Jean-Pierre Lehmann

Journée d'étude du Cercle freudien
Le 21 janvier 2023

*

* *

Sommaire

- Argument	p. 1
- Ouverture <i>P. Hassoun</i>	p. 2
- Poème pour J.-P. Lehmann <i>E. Meyrel</i>	p. 5
- J.-P. Lehmann et la relaxation psychanalytique Sapir <i>M.-F. Biard, M. Dreyfus</i>	p. 7
- Introduction à l'oraison funèbre de J.-P. Lehmann <i>S. Muscat</i>	p. 21
- Oraison funèbre <i>J.-P. Lehmann</i>	p. 22
- Hommage à J.-P. Lehmann <i>R. Broda</i>	p. 26
- Un analyste guérisseur sur le bord de l'institution analytique <i>P. Chemla</i>	p. 30
- J.-P. Lehmann Jésuite psychanalyste <i>A. Deniau</i>	p. 35
- Bibliographie des textes de J.-P. Lehmann	p. 43

Argument



Jean Pierre Lehmann (1929-2020) Homme de culture, médecin et psychanalyste, ce grand clinicien au parcours singulier choisit très tôt l'apport de Winnicott. Son œuvre témoigne d'une pensée libre et personnelle, une façon de vivre authentique loin de toute posture, un engagement fait de générosité et de simplicité, un désir de formation soucieux des avancées en toute liberté de chacun, tout en demeurant intraitable sur la question éthique.

Nous nous intéresserons à sa « clinique des bords ». Jean-Pierre Lehmann était très sensible à la construction d'un « chez soi », d'un lieu où résider, chez des patients dispersés en eux-mêmes, non rassemblés. Il en faisait une priorité. Face à la position en retrait du psychanalyste, il oppose la conception winnicottienne : celle du devoir du psychanalyste d'aller « au-devant des besoins » du patient et même d'aller « au-devant de l'expression de sa haine ».

Forgé aux contraintes de l'histoire et des engagements institutionnels avec leurs conflits de personnes, il était animé par une question dont il avait fait son axe de recherche, celle de la présence insue du féminin, de l'infantile et de la dimension psychotique dans le transfert. Il sut tirer les leçons de son premier terrain clinique, au sud de la Côte d'Ivoire, auprès des prophètes- guérisseurs et de potentiels villages thérapeutiques.

Durant le colloque nous suivrons le fil rouge qui relie sa démarche d'analyste à sa formation intellectuelle, à ses pratiques spirituelles et à son mode de vie.

La journée sera émaillée de la lecture par Yael Muscat d'un texte de J. P. Lehmann, de la lecture d'un poème par Evelyne Meyrel et d'une courte intervention de Richard Broda sur l'approche par J.P. Lehmann de la question du symbolique entre Winnicott et Lacan.

*

En ouverture

Pascale HASSOUN

-:-:-:-

La palette de nos mélodies, de nos harmonies et de nos rythmes ne peut se déployer qu'en fonction et grâce à ceux d'entre eux qui font sortir de nous ce chant quand nous nous adressons à eux.

J.P. Lehmann

Jean Pierre Lehmann, un constant processus de transmission

Pour lui pas d'enracinement d'un savoir et d'une pratique sans échanges et questionnements

Que ce soit avec les consultants du centre Balint qu'il tenait à réunir pour un partage d'expérience ou dans ses séminaires au Cercle freudien.

L'un de ses livres qui s'intitule *Comprendre Winnicott* évoque bien sa démarche, celle de contribuer à un éclaircissement et donner accès à une œuvre.

Cela dit beaucoup sur lui : une identification sensitive à Winnicott au point qu'il est parfois difficile de différencier ce qui est sa pensée et ce qui est celle de Winnicott. Comme lui il a écrit autour de sa fin (Yaël Muscat Gabbai cet après-midi vous lira l'oraison funèbre rédigée par lui-même). Winnicott citait en exergue de son récit autobiographique le dernier des quatre quatuors d'Eliot, en rappelant que le commencement est souvent la fin et que c'est de la fin dont nous partons. Winnicott reprenant les vers d'Eliot dit qu'il aimerait tellement pouvoir être vivant à sa mort. Comment vivons-nous la question des fins, ce moment où on se retire ? Rendre vivant Jean Pierre Lehmann n'est-ce pas ce que nous allons tenter aujourd'hui ?

Le souci de Jean Pierre Lehmann de transmettre l'importance de sa rencontre avec l'œuvre de Winnicott se manifeste déjà dans une méthode : celle de lire les textes qui sont l'objet d'une critique et font partie d'un débat. Cette lecture l'amène à Londres. Il se fait alors sa propre opinion et refait tout le parcours du

début à la fin d'une œuvre. Comprendre c'est prendre avec, prendre l'œuvre dans son entièreté, dans ses plis, celle de Winnicott, Ella Sharpe, Marion Milner, Margaret Little. Et bien d'autres. C'est déplier, traduire, retrouver la cohérence et la continuité de l'œuvre.

Cette notion de continuité est aussi ce que, à la suite de Winnicott, il souligne comme vitale dans le développement d'une personne. Il insiste sur le rôle du psychanalyste. Je lirai cette après-midi la conférence de J.P. lors des journées organisées par le Cercle Freudien et la CRIEE sur le thème « Chez soi, élaborer l'intime » dans lequel justement il évoque la présence totale de l'analyste.

Cette recherche des commencements est non seulement pour lui une question de précision intellectuelle mais un gain dans la possibilité d'un assouplissement de nos pratiques.

Il nous renvoie à notre présence et à notre implication quant à mener une cure jusqu'à pouvoir mettre en jeu la fameuse position dépressive de M.Klein. Au cours des moments d'élaboration de la position dépressive un cercle d'expérience pulsionnelle s'instaure composé de l'acceptation de la responsabilité, de l'élaboration et enfin du geste de restitution. Le psychanalyste est appelé à laisser le patient le mettre dans ce cercle pour, dans un second temps, s'en dégager afin que la scène analytique soit la scène de deux personnes différentes.

En revisitant, comme il le fait, Winnicott, Jean Pierre Lehmann introduit une sorte de filiation narrative : il nous « raconte » Winnicott. Comme le dit Jorge Semprun : « tous les chagrins sont supportables si on en fait le récit ». Ici on ne peut pas ne pas penser au chagrin de la mère de Winnicott et, en contre-chant, aux probables chagrins de Jean Pierre Lehmann dont il n'a pas parlé. Très peu d'éléments autobiographiques viennent tresser son travail. Cette narrativité cependant n'est pas celle du conte, car on ne trouve pas dans son travail le temps hors temps de « il était une fois ». Sa narrativité me paraît être de l'ordre d'un enseignement.

Jean Pierre Lehmann ne parle pas de Winnicott, il nous transmet Winnicott, il fait passer comment Winnicott a assuré pour lui un lieu.

Un lieu est plus qu'un endroit. Le poème, en ce qu'il est le fruit d'une perte, pourrait être l'image référentielle du lieu. Ce n'est pas par hasard que le premier livre de Jean Pierre Lehmann sur Winnicott commence par une référence à un poème, et que le colloque qui, aujourd'hui, lui rend hommage, s'ouvrira aussi par un poème, celui de Evelyne Meyrel.

Pour conclure ces propos qui se déploieront au cours de la journée, je rappelle qu'à la suite de Winnicott Jean Pierre Lehmann n'a cessé de viser à un espace qui fonde le sentiment de « s'éprouver existant », un espace tiers qui s'éprouve en advenant ; une forme de troisième personne, ni conquise ni subie, mais en invention.¹»

*

¹ Philippe Porret, *Au fil de soi*, ed. Campagne première, 2022, p.138

Propos précédant mon poème pour Jean Pierre Lehmann

Evelyne MEYREL

-:-:-:-

"La vie met parfois sur votre route des Êtres d'une belle générosité et d'une réelle présence au moment où vous sentez votre corps vaciller."

Ainsi m'a-t-elle offert la chance de rencontrer Jean-Pierre Lehmann ; d'abord dans des séminaires au Cercle Freudien, puis dans des groupes de travail à son domicile, et enfin dans son cabinet, après lui avoir demandé l'adresse d'un analyste homme.

Je l'ai longtemps remercié tout en l'interrogeant sur sa réponse à ma demande, réponse par sa proposition à rouvrir ensemble mes questions alors qu'il était sensé ne plus prendre de nouveaux patients.

Loin de lui l'idée de remerciements et encore moins de privilèges : mes paroles avaient impulsé sa réponse ; réponse par une présence réelle, par un accueil dans son espace professionnel ; bureau petit mais suffisamment bon.

J'en retiens aujourd'hui certes son humilité, mais aussi la transmission d'un travail peu orthodoxe, proposition d'aménagement de la cure fonction de l'éprouvé de l'analyste, comme il aimait parfois le rappeler dès lors qu'il n'hésitait pas à tendre sa main, au sens réel du terme.

Parmi les réflexions traversant mon travail de supervision, j'ai souvent entendu la question du corps dans la cure : "l'université ne vous enseigne pas cette question... Ca se travaille où ?..."

Remarques oh combien pertinentes auxquelles je n'ai jamais su répondre autrement que "sur le divan de l'analyste".

C'est cette cohérence entre ses écrits et sa pratique que je retiens tout particulièrement aujourd'hui.

Précieuse transmission !

Au moment où j'ai appris son décès, je n'ai pas pu faire autrement que d'écrire le poème que je vais vous lire aujourd'hui...

<>

À Jean-Pierre Lehmann

".... Bien triste nouvelle : Jean-Pierre Lehmann est décédé..."

Il est des écritures qui vous font regretter d'avoir appris à lire
Ces lettres sans équivoque ces mots qui vous pénètrent
Et convoquent brutalement le revers de la vie
Une lumière qui s'éteint sans aucun préavis

Mais il est des images, les photos d'un passé
Pour bousculer les ombres, faire honneur à cet Homme Et saisir cet instant
comme j'ai saisi sa main,
Pour écrire sa grandeur et son humilité

Dans cet espace étroit décoré de panneaux Illustrant ses voyages, son expérience
passée Il m'avait accueillie d'un clin d'oeil complice Ce regard qui rassure, désa-
morce l'angoisse

Loin de ces rituels qui voilent un dogmatisme, Attentif aux éclats d'une pulsion
qui vous nargue Il recevait la vie, son expression sournoise,
Dans son espace bordé de générosité.

Il était des ces Êtres qui entendent les silences Les souffles ou les soupirs, les
stases du Réel De cet originaire étrange et familier.
Les relents d'une histoire singulière qui vacille.

Je l'entends rétorquer « Cet hommage me dérange,
Je ne suis pas ici pour trôner sur une scène
Mais pour être près de toi, vivre ensemble l'expérience..." Au sens où Winnicott
l'entendait dans sa langue !

Chacun ses résistances pour bâtir ce transfert Le nommer, l'occulter et le contrer
bien sûr, Pourvu qu'on y retrouve de quoi mettre du sens Au plus près de la
crypte et de son insondable !

Mais je l'entends aussi rire de mon désaccord Suivre de ses empreintes la voie
mais dans mes pas Pour faire de ce chemin une route nouvelle
Et sculpter à ma guise cette précieuse transmission.

Eve le 18 mai 2020

*

Jean-Pierre Lehmann et la relaxation psychanalytique Sapir

Marie-France BIARD

Michel DREYFUS

-:-:-:-

MD :

Marie-France Biard et moi avons donc la tâche de vous parler aujourd'hui du travail de Jean-Pierre Lehmann sur le corps et plus précisément autour de la relaxation psychanalytique Sapir que la plupart d'entre vous connaissent sans doute peu.

Nous sommes tous les deux membres de l'AREPS qui regroupe les praticiens de cette technique et où Jean-Pierre a joué un rôle très important, nous y reviendrons.

Pour nous, particulièrement, il a été un formateur : pour moi à travers un groupe de supervision auquel j'ai participé au début de mon exercice professionnel, pour Marie-France comme animateur du groupe dans lequel elle a été formée à la relaxation. Ensuite, comme pour beaucoup d'autres, il a enrichi notre pratique et notre réflexion à travers ses écrits et ses interventions dans l'institution.

Cependant ni Marie-France ni moi n'avons travaillé directement avec lui : ni co-animé de groupe avec lui, ni co-écrit d'article ou d'ouvrage avec lui, moins encore été suffisamment proches de lui pour échanger sur ce qui l'avait amené à s'intéresser à l'approche corporelle ou sur la façon dont cette pratique s'articulait, pour lui, avec le reste de son parcours dont il est question aujourd'hui.

Nous n'essaierons donc pas ici de parler pour lui mais de vous présenter la relaxation psychanalytique Sapir, avec nos mots tout en lui donnant la parole, à travers ses écrits, chaque fois que cela sera possible.

Tout d'abord, pour situer la relaxation Sapir aujourd'hui et la place qu'y a occupée Jean-Pierre, il paraît important de dire quelques mots d'histoire.

Les choses commencent au milieu des années cinquante. Michel Sapir et deux collaborateurs, ont en charge, alors, une section de psychosomatique à l'Hôpital Rothschild. Ils y traitent tout un éventail de pathologies, de l'hypertension aux psychoses, en passant par l'alcoolisme et les symptômes fonctionnels. Après avoir travaillé avec pour seul outil la cure de sommeil et constaté son efficacité très relative, ils découvrent, par l'intermédiaire d'un jeune interne suisse, le training autogène de Schultz et commencent à l'utiliser avec les malades.

Mais très vite aussi, la dimension de maîtrise, d'apprentissage, de suggestion et de codification extrême de toute la méthode constituent des limites sur lesquelles bute l'équipe de Michel Sapir et ce frein, si je puis dire, va être moteur. Ils évoluent tout d'abord vers ce qu'ils nomment le training autogène psychologisé avec des formules plus longues, moins codifiées, laissant plus de place à l'imagination et à la créativité du relaxateur, et du temps au patient pour exprimer son vécu.

Le début des années soixante va être marqué par la parution en France du livre de Michael Balint, *Le médecin, son malade et la maladie* (et l'accent mis par lui sur la relation) ainsi que par les parcours analytiques personnels de Michel Sapir et de ses collaborateurs. C'est ce qui va présider à la naissance de ce qui allait devenir la relaxation psychanalytique telle que nous la pratiquons aujourd'hui.

Je dis : « De ce qui allait devenir » car, au fil des années, les dénominations se succèdent : "de sens psychanalytique", "à inductions multiples" puis "variables" avant de devenir après la mort de Michel Sapir en 2002, relaxation psychanalytique Sapir. Appellations différentes mais qui toutes insistent sur la dimension d'ouverture ou "découvrante" de la technique, visant la mise à jour des conflits et de la dimension inconsciente, par opposition aux méthodes "couvrantes" qui visent seulement l'apaisement des tensions.

L'aboutissement de ce cheminement est, en 1975, la création de l'A.R.E.F.F.S. (Association de Recherche, d'Etude et de Formation pour la Fonction Soignante), lieu de formation pour les soignants, à travers la relaxation, le groupe Balint et le psychodrame Balint et lieu d'échange et de réflexion, pour les formateurs.

Quelques points importants :

- à cette époque, donc, l'institution se définit avant tout comme lieu de formation pour les soignants
- elle intègre alors trois techniques, la relaxation, le groupe Balint et le psychodrame Balint.

Ce n'est qu'après la mort de Michel Sapir que l'association devient AREPS (Association de Relaxation Psychanalytique Sapir), donc centrée uniquement sur la relaxation.

- Cette relaxation psychanalytique n'a pas été créée par des analystes mais par des praticiens qui sont devenus analystes secondairement et ont modifié leur méthode.
- Enfin, d'emblée, cette relaxation a été pratiquée en cure individuelle, avec des groupes de soignants en formation - formation à la relation soignant-soigné (Balint) - et avec des groupes de patients.

L'AREFFS est donc créée en 1975 puis, en 1982, lorsque son équipe doit quitter l'Hôpital Rothschild où elle était toujours depuis les années cinquante et créer son propre lieu, elle s'installe dans un local dans le 18^e arrondissement, créant ainsi le Centre Balint.

Coexistent alors deux institutions, l'AREFFS, lieu de formation, et le Centre Balint, lieu de consultation.

Ces précisions qui peuvent paraître fastidieuses sont en fait importantes pour notre propos d'aujourd'hui : Jean-Pierre fut directeur du Centre Balint de sa création jusqu'au début des années quatre-vingt-dix puis président de l'AREPS au début des années quatre-vingt-dix. Il prit cette présidence, à la suite de Michel Sapir et la quitta à la suite d'un désaccord avec lui. Il ne fut ni le premier ni le dernier à rompre avec Sapir qui avait beaucoup de qualités mais pas celle d'être souple... Jean-Pierre prit alors ses distances avec l'AREPS et les conserva longtemps.

Il ne revint participer à un de nos colloques qu'au milieu des années 2010.

MFB :

Aspects théoriques de la relaxation Psychanalytique Sapir

Dans un article intitulé « Une relaxation d'orientation analytique : la relaxation à inductions variables » et dans « Paradoxe de la psychanalyse en groupe », Jean-Pierre Lehmann aborde les soubassements théoriques qui fondent cette pratique, sa filiation avec le « training autogène de Schultz », des notions telles que la régression, le transfert - contre-transfert, le corps fantasmé et interroge de ce fait le cadre tel qu'il est mis en place dans les cures de relaxation.

Je me fais le porte-parole de sa lumineuse pensée, accompagnée de ses références au travail de Winnicott.

Dans ces articles, sont rappelés également l'apport de Ferenczi, avec son ouverture, son questionnement et son extraordinaire créativité.

Celui-ci a été l'un des premiers à questionner la formation des analystes, en avançant la notion de contre-transfert reposant sur l'équation personnelle de l'analyste ; il a également parlé du tact, autre notion intéressante pour nous et aussi de relaxation, tout comme Winnicott ultérieurement...

Notons avec Jean-Pierre Lehmann que Les années 1895-1910 voient donc de l'hypnose, naître simultanément à Vienne la psychanalyse et en Allemagne le Training autogène.

Présentation de la technique de la cure de relaxation psychanalytique, son cadre.

Le cadre est le même que celui d'une analyse classique : un divan, un fauteuil, des rendez-vous réguliers.

Le patient est invité à s'allonger sur un divan, parfois sur un fauteuil si la situation l'exige.

Deux temps, un premier temps où l'analyste évoque les sensations sur un mode assez large du plus superficiel au plus profond. Vient ensuite un toucher (au fur et à mesure de la cure, il pourra y avoir des séances sans induction verbale ou sans toucher). Paroles et toucher du thérapeute sont les inductions. Les inductions sont variables. Elles sont initiées cependant par et dans la trame transférentielle établie entre l'analyste et son patient. Elles ne surgissent pas de nulle part, elles ne sont pas codifiées. Le transfert - contre-transfert en est l'arrière-plan.

Si le patient, grâce aux inductions, peut entreprendre une rêverie qui favorise l'émergence de contenus refoulés, permet de faire les liens entre les représentations et les sensations, de produire de l'historicité par la remémoration, de son côté le thérapeute est au travail avec ce qu'induit en lui son patient. La façon dont il est traversé par les signifiants de l'histoire de son patient va lui permettre de produire des inductions.

Ainsi, pris dans le contre-transfert, il peut s'en soutenir pour à la fois écouter son patient et produire les inductions qui constituent la trame du travail thérapeutique.

Le patient est donc invité à investir son corps, ses sensations, à se laisser aller à la détente.

Un deuxième temps où il est invité à parler de ses sensations, de la façon dont elles s'accrochent à son histoire, à associer librement, reprendre et poursuivre le fil analytique, enrichi de ses perceptions.

Ces inductions font partie du cadre.

Dans la relaxation à inductions variables, il est donc question d'inductions.

MD :

Alors, que sont les inductions ?

Du temps de paroles prononcées par le thérapeute (inductions verbales) puis du toucher (ou induction tactile), voici ce que dit Jean-Pierre :

« L'induction, ce sont les paroles proférées par le thérapeute, paroles très différentes des formules schultziennes, tant dans leur mode d'énonciation que dans les énoncés, même s'il reste une référence commune aux sensations éprouvées dans le corps propre, tant dans sa sensorialité de surface que dans ses cénesthésies : perception du corps dans son « dasein » : pesanteur, consistance, chaleur propre et perception de ses rythmes internes. [et j'ajouterais : elles peuvent inclure aussi des thèmes tels que la peau (comme limite, comme contenant, comme lieu d'échange entre le dedans et le dehors...), la surface ou le volume occupé par le corps sur le divan ou dans l'espace de la pièce, les perceptions venant de l'intérieur du corps ou au contraire du dehors, etc.]

Inductions variables d'une séance à l'autre, dans leur abondance ou rareté, dans leur rythme, dans leur ordre, dans la froideur de la formulation anatomique ou la chaleur des métaphores imageantes. [...] »

Et là, Jean-Pierre, va recourir lui-même à ces métaphores imageantes pour décrire les inductions :

« Elles ne visent en effet ni le contrôle, ni la maîtrise, mais bien plutôt un toucher, une touche [...]. Non certes [un] toucher ou palper médical mais bien plutôt [le] toucher du pianiste ou [les] petites touches chères à Cézanne. Ce qui touche du doigt, ce qui touche la corde sensible, qui touche de près, qui touche au vif, qui émeut, qui remue, qui touche même à des choses auxquelles il ne faut pas toucher. Un toucher tantôt léger, effleurant, tantôt appuyé, tantôt legato, tantôt staccato.

Toucher par les mains mais aussi par les mots, par un signifiant qui trouve sa place dans une chaîne du patient. Par les mots mais aussi par la voix qui les porte. Par la mélodie, par le rythme, par l'intonation de la voix du thérapeute.

[...]

La voix du thérapeute, son toucher, comme sa présence silencieuse visent à induire une résonance chez le patient, réveiller des harmoniques ou des dissonances. C'est en ce sens qu'on peut dire que le thérapeute y va de son corps, [...] c'est-à-dire n'affecte pas de le considérer comme inaffecté par le désir de l'autre.

Et c'est [alors] parce que le corps [du patient] se met à parler, à parler sa propre langue et pas seulement celle qu'un autre, un étranger, lui apprendrait, qu'[il] est ensuite invité à parler, à évoquer avec des mots ce qui a commencé à être exprimé corporellement. Autre subversion du modèle schultzien que ce temps de verbalisation introduit dans la séance.

Le patient va ainsi se laisser aller au fil de ses associations dans leurs intrications sensori-verbales. Ce sont ses propres « madeleines de Proust » qu'il lui est ainsi proposé de retrouver à la recherche de son temps perdu. [...]

Encore faut-il que ces paroles du patient puissent être entendues. C'est là qu'il importe de rappeler l'orientation analytique de ce mode de relaxation. Qu'elles puissent être entendues requiert du thérapeute une formation analytique, [[ce qui différencie cette relaxation de toutes les autres qui ont pu fleurir ces dernières années]]. [...] Si cette formation lui fait défaut, les paroles du relaxant (nées de sensations corporelles) risquent fort de tomber dans le vide et le processus de la cure de tourner court. Entendre ces paroles consiste en effet à les repérer dans la situation transférentielle qui s'est établie et se développe tout au long de la cure. »¹

¹ LEHMANN, JP., SAPIR M. Une relaxation d'orientation psychanalytique : la relaxation à induction variables, in *Études psychothérapiques*, n° 48, Privat, juin 1982, pp. 108-110

Je compléterai ces propos de Jean-Pierre en disant qu'il y a comme un aller-retour permanent entre ce que le relaxateur perçoit du patient, ce qu'il lui en renvoie par son induction et son toucher, la façon dont le patient les reçoit et ce qu'il en exprime, situant dans un champ transférentiel et contre-transférentiel l'ensemble du processus, perceptions du relaxateur, inductions verbales et toucher, vécu du patient et temps de mise en mots.

Pour rester toujours dans le chapitre de la clinique de la cure en insistant sur la spécificité de ce qui s'y déroule, je voudrais citer un autre passage de ce même texte de Jean-Pierre :

« On peut remarquer notamment chez les patients qui entreprennent une relaxation au décours d'une analyse, qu'il n'est pas rare de les entendre dire qu'ils éprouvent, à tel ou tel moment de la cure, des affects liés à des scènes passées, mais dans une différence d'intensité par rapport à celle ressentie au cours de leur analyse qui les surprend : comme si maintenant ils vivaient brutalement dans leur corps ce qu'ils n'avaient jusque-là évoqué qu'en esprit, [soit qu]'ils n'aient pu s'autoriser à vivre cela dans la situation analytique, soit que leur analyste n'ait pu l'entendre. »²

C'est ce que j'avais évoqué avec d'autres mots dans un article de Champ Psychosomatique, il y a plusieurs années qui illustre bien ce que dit Jean-Pierre :

« Inviter le patient à se mettre à l'écoute de ses sensations va souvent avoir pour effet de convoquer l'ensemble de la sensorialité. Pour en donner une idée, on pourrait imaginer un comédien, évoquant le souvenir d'une scène qu'il aurait jouée plusieurs dizaines d'années auparavant. La psychanalyse lui permettrait de retrouver le texte qu'il disait et ses intonations, le sens qu'il avait pour lui et les émotions qu'il éprouvait. En relaxation, lui reviendrait aussi tout cela, mais peut-être encore, la couleur du costume qu'il portait et la sensation de l'étoffe sur sa peau ou lors de ses mouvements, l'emplacement et les déplacements des autres comédiens, la qualité de la lumière sur la scène, les chuchotements provenant de la salle ou, au contraire, l'extrême silence attentif qui y régnait, le parfum d'une femme assise au premier rang, le regard très concentré d'un enfant ». ³

MFB :

Le processus : la régression

« L'appel à la sensorialité engage inévitablement un travail de régression qui convoque tous les sens : ouïe, odorat, toucher, goût, vue.

² Ibid, p. 113

³ DREYFUS M., La relaxation à induction variable, p. 58, in Les psychothérapies psychanalytiques, Champ Psychosomatique n° 23, L'Esprit du temps, 2001

Il concernera donc l'infans, tel que l'évoque Joyce Mac Dougall à laquelle Christiane d'Olier et moi nous référerions dans un article paru en 2010⁴:

« Chez l'infans, le psychisme est organisé sur un mode prélangagier » en même temps que les premières transactions mère-nourrisson se font dans « une communauté langagière ». « La corporéité est déjà, pour toujours, saisie dans le symbolique. Mais il ne s'agit pas au début de signifiants langagiers. Pour le petit de l'homme, au commencement n'était pas la parole, mais la voix... une voix imprégnée de la corporéité de la mère... À la voix maternelle, il faut ajouter toutes les autres perceptions des sens : l'odorat, le toucher, les vécus cénesthésiques... et kinesthésiques... un moi-peau, mais aussi un moi -odorat, un moi-respiratoire, un moi-digestif. »⁵

Joyce Mac Dougall nomme ces signifiants, des signifiants préverbaux, ils sont de fait à l'œuvre dans la situation proposée par la relaxation avec le temps de parole qui permet leur élaboration progressive et la mise en mots.

Le corps : Quel corps pour la Relaxation psychanalytique Sapir ?

La relaxation psychanalytique induit un état qui se situe entre rêve et conscience, un état intermédiaire où le pôle moteur est mis au repos, l'investissement pulsionnel se détourne de la motricité pour laisser la place aux sensations et à la détente. Ce désinvestissement est donc relayé à travers les inductions par le pôle perceptif plus excité, ce qui provoque, suivant les résistances de chacun, une libération d'images. Ce sont des sensations fugaces mais qui peuvent être très vives. Certains patients rêvent carrément.

« Dans la relaxation, les processus secondaires et les processus primaires sont en même temps à l'œuvre puisque c'est un état qui chevauche les frontières de la conscience et du rêve en sollicitant les sensations.

Cependant la proposition de la relaxation n'est pas une proposition hallucinante. Elle dispose d'un cadre analytique qui permet d'accueillir une parole qui engage un processus symbolique, métaphorique à partir de l'éprouvé du corps. »⁶

Le corps auquel nous nous adressons est un corps appartenant à un sujet porteur d'une histoire inscrite dans sa chair à travers ses expériences primordiales en relation à l'autre...

⁴ BIARD MF, D'OLIER C., avec la collaboration de SAUGUES M., Des psychanalystes à l'écoute des sens p. 77, in *Quand le corps parle et que le psychanalyste écoute*, Revue de Psychothérapie Psychanalytique de Groupe n° 54, Érès, 2011

⁵ MAC DOUGALL J., *Théâtres du corps*, Gallimard, Paris, 1989

⁶ BIARD MF, *Rêver, Créer in Réveries*, L'Harmattan, 2016

Jean-Pierre Lehmann nous dit ceci :

C'est en effet, au niveau fantasmatique qu'inductions vocales et manuelles sont susceptibles de mobiliser le sujet en son corps, en un lieu que topologiquement on pourrait situer à la frontière des représentations conscientes et inconscientes. Support de la mémoire du sujet, le corps a enregistré tous les événements marquants de son histoire, tout ce qui dans le réseau de ses communications avec autrui et avec ses premiers objets a fait trace, blessure ou caresse, que l'origine en ait été directement physique ou seulement verbale, le plus souvent les deux simultanément. Inscriptions liées à des affects plaisants ou déplaisants. La déliaison a pu s'en opérer sous l'effet du refoulement. Ou bien les traces investies jadis de plaisir ont pu rester enfouies sous celles chargées d'angoisse ou d'agressivité contenue. La régression dans la cure en permet les réinvestissements et la réapparition en surface des représentations reléguées jusque-là dans le cabinet des archives dont on croyait avoir perdu la clef. Chacune d'entre elles, liée à tel moment de l'histoire libidinale du sujet dans ses relations à l'autre, constitue un élément du réseau de signifiants dont la complexité ne peut se prêter qu'à un lent et partiel déchiffrement. Et c'est la somme de ces représentations qui constitue ce que nous nommons **corps imaginaire**.⁷

Grâce à la sensorialité proposée qui n'est pas le « tout pulsionnel », le corps devient le lieu de réminiscences. Les affects, les sensations éprouvées peuvent alors se lier aux représentations abolies ou disparues, qui resurgissent et favoriser la création de nouvelles représentations, relançant ainsi la signifiante et le processus de « croissance psychique » pour reprendre un terme bionien.

La relaxation interroge la relation qu'un sujet entretient avec son histoire, avec son corps, elle interroge les traces, ce que Ferenczi appelle les « mnêmes organiques-psychiques » dans la relation transférentielle ainsi engagée.

Mais l'analyste quitte la réserve habituelle ...

Que fait-il en s'avancant sur le devant de la scène, et quelle scène ?

Il s'engage corporellement, il parle, il regarde et il touche, tout ce qui a été banni dans l'analyse classique, ce dans le même projet : aborder au plus près le fantasme et le désir de l'analysant en repassant par les traces.

Il occupe une place particulière que Jean Pierre Lehmann a largement déployée dans de nombreux écrits en se référant au Holding tel que l'a théorisé Winnicott, et il crée ainsi dans sa pratique un espace particulier, un lieu assimilable à l'espace transitionnel.

⁷ LEHMANN, JP. *Paradoxes de la relaxation analytique en groupe*, pp. 14-15, in SAPIR M. et coll., *Les groupes de relaxation, Formation et thérapeutique*, Dunod, 1985

La relaxation Sapis, espace transitionnel, espace potentiel de création.

Si le premier temps de la relaxation favorise la régression en mettant l'accent sur la sensation, le corps, le second temps fait place à la parole, l'expression, le jeu, et ainsi soutient la métaphore. Le premier temps concave, bordé par les inductions, la présence du thérapeute, sert de point d'appui ou d'appel pour le second. Celui-ci permet de symboliser ce qui est engagé corporellement et fantasmatiquement.

La relaxation psychanalytique dégage un espace de régression et un espace de création entre le thérapeute et le patient, assimilable à ce que Winnicott appelle un « espace potentiel de création », un lieu de « rêverie », un lieu potentiel entre le subjectif et l'objectif ; c'est à dire, « une aire intermédiaire, un champ d'expérience entre la réalité intérieure et la réalité extérieure »⁸.

Cet espace potentiel entre le bébé et la mère dont Winnicott fait l'hypothèse est un espace vivant, dynamique. Il va s'en inspirer beaucoup dans ses thérapies. Il joue avec ses petits patients parfois sans interprétation car il considère que le fait même de jouer est structurant et sert à l'enfant à construire son intériorité. Pour lui, jouer est une proposition théorique associée à la quête du soi et un signe de santé.

« Quand le patient n'a pas la capacité de jouer, l'interprétation est simplement inutile ou suscite la confusion. »⁹

De la même façon, on pourrait ainsi dire de la relaxation qu'elle est un lieu de rêverie pour le corps qui va permettre au patient d'aborder le champ de la symbolisation.

Transfert - contre-transfert

L'analyste-relaxateur est celui qui engage, soutient, contient cette rêverie et l'accueille dans l'espace de parole qui va permettre la perlaboration...

Si l'analyste produit des inductions au terme d'un processus assez complexe, il est lui-même induit par la présence de son patient par ce qu'il sait et **ce qu'il ne sait pas de son patient**. C'est là que la notion de contre-transfert intervient dans toute sa richesse et sa complexité.

À travers l'induction est questionnée la position de l'analyste.

Celui-ci n'est pas dans la maîtrise quant à la production de ses inductions. Sa position est plus assimilable à ce que Bion nomme « la rêverie maternelle ».

⁸ WINNICOTT D.W., « Jouer. L'activité créatrice et la quête de soi », in *Jeu et réalité, L'espace potentiel*, Gallimard, 1975

⁹ Ibid, p. 72

Nous sommes parfois dans la nécessité d'élaborer des sensations (vertiges, ennui,) qui représentent des mouvements psychiques difficiles à élaborer, qui nécessitent de passer de l'informe à la représentation, à la formulation. Le corporel est là à la fois comme passerelle et comme obstacle à la symbolisation. Green appelle ce processus, le processus de « psychisation », il y fait référence concernant des cures difficiles.

Ce travail de « psychisation » qu'il décrit nous est familier dans la relaxation analytique, et même pourrait-on dire structurel, puisqu'il permet partiellement l'élaboration des inductions. L'analyste, pour les produire, va se laisser porter lui aussi par ce qui, des sensations qu'il éprouve, va pouvoir s'organiser dans le tissu signifiant de l'analyse en cours, en représentations, en mots, à travers un toucher. Si le patient est dans un état entre la veille et le sommeil, l'analyste est lui aussi dans une disposition particulière, parfois onirique.

Le lieu de l'analyse est ainsi enrichi des perceptions et sensations qui ne restent pas en jachère mais servent de trame à la production des inductions. L'induction est donc au plus près de ce qui se tisse, s'énonce, se voile, se dérobe ou fait résistance dans la cure.

Elle rend compte et témoigne du travail qui s'effectue chez le thérapeute du côté du contre-transfert aussi bien que du transfert engagé par le patient.

MD :

Pour illustrer ce que nous venons de vous dire du cadre et des points d'appui théoriques de la relaxation Sapir, nous vous proposons trois vignettes cliniques :

- un cas de séance de psychanalyse qui prolonge l'article de JPL sur l'apport de la pratique de la relaxation à la pratique de la psychanalyse.
- une cure individuelle d'enfant
- un extrait de séance de groupe rapporté par JPL

Donc, la première vignette clinique :

- Jean-Pierre Lehmann, dans son article de 1989, dit : "l'expérience du toucher, en relaxation, ne serait-elle pas, en certaines occurrences, un adjuvant précieux pour sensibiliser l'analyste ou le futur analyste, lui faire mieux sentir, éprouver ce que peut être le holding ?" ¹⁰

Je rejoins tout à fait Jean-Pierre Lehmann sur ce point. Dans l'article cité plus haut, je disais : « L'analyste, qui a, par ailleurs, une pratique de la relaxation, développe certainement une capacité de holding, à travers une qualité de présence,

¹⁰ LEHMANN J-P., "L'expérience du toucher peut-elle être un apport pour le psychanalyste ?" in *Techniques du corps, tabou du toucher, Psychanalystes, Revue du Collège de Psychanalystes*, juillet 1989

d'écoute et, par moments, une parole enveloppante (proche du "bain de paroles" que peuvent être, parfois, les inductions verbales en relaxation), holding indispensable au cours de la cure de certains patients.

Mais il me semble aussi que l'expérience de la relaxation sensibilise particulièrement l'analyste, dans l'ensemble de sa pratique, au langage du corps. Il ne s'agit pas seulement ici d'une plus grande attention aux significations des gestes ou des mimiques, ni même aux manifestations somatiques, à ce que dit le corps, mais aussi d'une réceptivité à ce qui se dit du corps et d'un recours accru aux métaphores corporelles.

Je pense, par exemple, à une de mes patientes, en analyse depuis longtemps, après deux tranches, longues également, avec deux autres analystes. Après des années de grande souffrance et de grande violence envers elle-même et les autres, au cours desquelles alternaient des moments d'agressivité physique envers ses proches et des moments où elle mettait sa propre vie en danger, elle est parvenue à un état beaucoup plus paisible mais d'où désir et plaisir sont encore très absents. Au cours d'une séance, elle parle du fait qu'elle ne peut changer de vêtements ; tous les soirs elle lave les vêtements qu'elle a portés dans la journée, tous les matins, elle remet les mêmes. Et elle ajoute :

- Comme si je ne pouvais pas changer de peau...

Je pense à la peau dans son sens de vie et de mort ("sauver sa peau", "faire la peau à quelqu'un") et lui suggère que, peut-être, elle est parvenue ces derniers temps à se constituer une peau (qu'elle n'a plus besoin d'attaquer sans cesse pour en éprouver l'existence et la solidité) mais qu'il s'agit maintenant que cette peau se transforme, évolue (vers la possibilité d'éprouver du plaisir, par exemple).

Elle ne répond rien. J'ai l'impression que mes paroles n'ont éveillé en elle aucun écho, comme si quelque chose s'était bloqué. Je pense alors aux inductions sur la peau en relaxation et je ré-interviens en parlant de la peau qui est contenant, limite, mais aussi lieu d'échanges... Elle reprend alors la parole, évoquant sa peau, fragilisée par un récent eczéma généralisé, si fine encore. Pourrait-elle supporter des échanges ?

Et le fil associatif se déroule à nouveau... »¹¹

MFB :

La relaxation Sapir proposée aux enfants constitue un espace de qualité où ils peuvent jouer et rejouer leur problématique tout en s'appuyant sur un vécu corporel qui les arrime dans leur identité corporelle, socle des identifications.

¹¹ DREYFUS M., La relaxation à induction variable, pp. 65-66, in Les psychothérapies psychanalytiques, Champ Psychosomatique n° 23, L'Esprit du temps, 2001

Très proche et adaptée de la méthode Sapir pratiquée auprès des adultes, la relaxation est ainsi un praticable privilégié associé à d'autres médiations favorisant l'expression des affects et des représentations. En effet, le dispositif de la relaxation psychanalytique peut être aménagé de façon à proposer à l'enfant un lieu où se conjuguent la régression mais aussi la création. L'enfant peut, à l'issue du temps de relaxation, s'exprimer avec le mode d'expression de son choix.

Pour illustrer ce propos, je rapporterai un fragment de la cure de Sidonie (ou la traversée du trauma)

Sidonie a huit ans et présente des migraines très invalidantes depuis trois mois lorsque je la reçois. Elle a, par ailleurs, un lourd passé de traumatismes dans sa petite enfance. Elle est décriée « Mère Courage », ce qui semble lui peser un peu malgré les avantages évidents.

À la cinquième séance : je fais une induction sur le dos, assez longue, sur sa longueur, sa largeur, sur les points d'appui, je passe ma main sous son dos pour qu'elle s'y laisse aller de tout son poids.

Elle ne ferme pas les yeux et me dit qu'elle voit un film devant elle, les images défilent, celles de ses souvenirs, de petite d'avant. Elle veut redevenir toute petite « avant-avant, dans le ventre de ma maman, et même avant de naître quand ma grande sœur est née. » Elle joue avec ses joues, les gonfle, fait un bruit de succion. « C'est bien... avant d'avoir mal. » Elle se met à me parler avec nostalgie des « totôtes » qu'elle tétait tous les jours et qui devaient tellement la réconforter.

Là, dans cet espace, elle a opéré une régression, favorisée sans doute par la présence de ma main sous son dos, régression qu'elle « manage » yeux ouverts, elle a, imaginativement et dans son corps, vécu des moments d'avant la douleur, moments où le contenant, le ventre maternel et même le désir des parents s'avéraient protecteurs. Pour un peu, elle serait née avant sa sœur ou à sa place.

MD

- La vignette de Jean-Pierre Lehmann a été présentée à une de nos journées de travail en 1993 pour servir de point de départ à la discussion.¹²

Il commence par citer les propos d'une patiente, Michèle, d'une séance toute récente d'un groupe :

« Je n'ai pas aimé ce toucher, il était trop court, j'ai eu l'impression que vous nous touchiez toutes les deux en même temps, Brigitte et moi. Je n'aime pas cette trop grande proximité. J'ai pensé aux hommes qui ont un

¹² LEHMANN JP., Reprises et questions, in *Activité fantasmatique en relaxation et psychodrame Balint* » Journée d'études, 1993

double foyer. Peut-être que mon père avait un double foyer, un à Bruxelles, un à Paris. ».

Jean-Pierre explique qu'il s'agit d'un groupe de patients « ouvert » qu'il anime avec une collègue depuis deux ans, après l'avoir animé pendant environ huit ans avec une première collègue.

Ce jour-là, sa co-animatrice n'a pas pu venir (il ne l'a annoncé qu'au moment de la prise de parole après les inductions et le temps de relaxation).

Il a donc animé seul, en faisant une induction verbale (dont il ne se souvient plus du contenu) et touché tous les participants mais assez brièvement (une de leurs mains ou de leurs avant-bras avec le bout de ses doigts).

Il précise, lors de son intervention à notre colloque, que la pièce où a lieu cette séance a une espèce de recoin et que ces deux patientes, Michèle et Brigitte, s'y étaient installées, leurs matelas tout proches à angle droit.

« Et pour les toucher toutes les deux », dit-il, « mais l'une après l'autre, je me suis accroupi dans l'angle des matelas, je n'ai pas bougé de place entre les deux touchers. J'ai touché Michèle la première, puis Brigitte ».

Brigitte, elle, a bien aimé ce toucher.

Michèle, elle, donc, n'a pas aimé le toucher, alors que la plupart du temps, ajoute Jean-Pierre, elle apprécie son toucher et elle évoque à ce propos, la trop grande absence de son père, père qui ne se serait pas assez occupé d'elle, n'aurait pas été assez attentif à elle.

Alors, quelle est la particularité de cette séance ?

Jean-Pierre était seul, donc la question souvent soulevée par les participants (« Je ne sais pas lequel de vous deux m'a touché » ou au contraire « J'ai bien reconnu un toucher masculin ou féminin » - pas forcément à bon escient d'ailleurs-), cette question donc n'avait pas lieu d'être.

En revanche, l'absence de la co-animatrice (où était-elle ? que faisait-elle ? avec qui ?), le fait que l'animateur se passe d'elle aujourd'hui, le fait aussi qu'il y ait eu une autre co-animatrice pendant des années auparavant (« il a eu deux femmes », « que fait donc la première, maintenant ? », le fait enfin que Jean-Pierre ait touché ces deux participantes dont les matelas se touchaient, sans se déplacer a fait surgir le fantasme que, touchant en même temps Brigitte, il n'aurait donné à Michèle qu'une partie de son toucher, de son attention et que son père a pu avoir une double vie, question qu'elle évoque ce jour-là pour la première fois, en ajoutant qu'elle a vu une émission de télévision sur les couples dont un des partenaires mène une double vie.

Cette séquence illustre bien comment, dans ce cadre particulier qu'est la relaxation (en groupe ici de surcroît), c'est la conjonction, s'appuyant sur un reste diurne, de l'absence d'un des thérapeutes, de l'histoire de l'équipe d'animation, de la configuration de l'espace, de la disposition des matelas dans la pièce et des modalités du toucher, c'est cette conjonction donc qui va faire « induction » et faire émerger

le fantasme qui pourra ensuite être repris par la participante ou par le groupe dans un cheminement et une circulation productifs.

Pour tenter de conclure :

- D'une part, cette pratique de relaxation qui peut vous paraître étonnante, hétérogène, par rapport à l'activité d'analyste de Jean-Pierre Lehmann, nous semble au contraire s'intégrer parfaitement dans l'ensemble de son activité, combinant l'intérêt qu'il a porté au corps (dans son approche ethnologique) et sa position d'analyste winnicottien.

- D'autre part, Jean-Pierre était quelqu'un qui aimait « donner » à l'autre, même s'il disait qu'il ne faisait que « rendre ce qu'il avait reçu ». Il l'a fait sans doute dans toutes ses activités mais la relaxation, par l'engagement corporel qu'elle nécessite de la part du thérapeute, à la fois actif à l'égard du patient et réceptif à ses propres sensations et vécus émotionnels, était peut-être le lieu où cet aspect de lui pouvait s'exprimer le mieux.

*

Introduction à la lecture de l'oraison funèbre de Jean-Pierre Lehmann

Sébastien MUSCAT

-:-:-:-

Jean-Pierre a beaucoup compté pour une personne qui compte beaucoup pour moi - sa nièce, mon épouse Yaël.

Il me convoqua un jour de 2018, en me précisant bien de venir seul.

À son bureau, il me confia sa propre oraison funèbre. Il s'agit d'un texte à lire le jour de ses funérailles, à l'adresse de sa famille et ses amis, notamment du Cercle Freudien. Il l'avait écrit mi-2016, alors qu'il soutenait fidèlement son épouse Michèle devenue dépendante, depuis un certain temps déjà.

L'ambiance étonnamment joyeuse de la lecture devrait être donnée par une programmation musicale précise d'une sélection de titres du répertoire des *quatre barbus* et des *frères Jacques*. Certaines des paroles ne seraient sans doute pas admises aujourd'hui comme politiquement corrects ! Il insista pour que je rappelle que la chorale avait été invitée au tricentenaire Dom Perignon où chantait Patachou et lesdits *quatre barbus*. Ils lui avaient proposé de remplacer leur bariton qui ne pouvait pas les accompagner dans une tournée en Amérique du Sud. « Je ne pouvais pas à cause de mes études de médecine ».

Jean-Pierre est décédé en plein confinement ; le nombre de personnes autorisées à assister à un enterrement étaient alors rigoureusement limité. Je me propose de vous faire la lecture du texte et de partager avec vous l'ambiance musicale qu'il avait choisie.

Confinement

ORAISON FUNEBRE

Jean-Pierre LEHMANN

-:-:-:-

Cher(e)s amie(e)s,

En m'adressant à vous, aujourd'hui, en cette écriture, je ne peux malheureusement pas savoir à qui je vais bien pouvoir m'adresser, ignorant qui pourra bien se trouver là, le jour où cette ultime péroration pourra être prononcée par la voix de celle ou celui qui aura bien voulu me la prêter. Aussi vais-je m'adresser à celles et ceux que j'ai connus qui soient encore vivants ou qui ne le soient plus.

Serait-ce qu'en cette ultime péroration, je persévère dans le désir de prendre une dernière fois la parole, par la voix d'un (e) autre, pour faire ainsi un pied de nez à la camarade qui a voulu me clouer le bec, et qu'ainsi une dernière fois, verba volant, mais cette fois-ci dans le jardins du Mont Parnasse, dont je ne sais si les arbres seront alors dépouillés ou en pleine floraison ni si vous aurez à vous protéger du soleil ou de la pluie, si vous chercherez à vous éventer ou si, emmitoufflés, vous agitez vos pieds et soufflez sur vos doigts, en attendant que les funèbres pompes – pas trop pompeuses j'espère - aient apportés jusqu'ici leur précieux chargement.

La nécessité de vous adresser ces mots s'est renforcée en lisant, cet été ce que Françoise Davoine a rapporté d'un Casus belli dans l'analyse, un jour où Henri dit à brûle-pourpoint à son analyste : « Vous êtes grise ». Comme il revenait plusieurs fois sur ce propos, elle alléguait la fatigue d'une fin de semaine et pensa peut-être à une projection. Lors de la séance suivante, Henri déclara que c'était leur dernière rencontre et la remercia de sa bonne volonté dont il ne voulait plus abuser. Se remémorant la couleur grise, elle trouva à lui dire, pratiquement sur le seuil : « Vendredi, vous avez vu quelque chose que je ne pouvais pas sentir quand vous avez remarqué cette ombre sur mon visage. J'avais assisté à l'enterrement d'un ami le matin même et j'en avais tout oublié l'après-midi. Cet effacement n'était pourtant pas la preuve de mon indifférence. Tour au contraire, j'avais été choquée qu'il soit mis en terre sans la moindre parole de quiconque, sans le moindre rituel. J'en étais revenue l'esprit vide, blanc... » Henri la dévisagea alors intensément et revint s'asseoir.

Françoise Davoine, dans son commentaire disait que portant un masque invisible à ses propres yeux, Henri en avait reçu une impression funèbre qu'il ne pouvait nommer ainsi.

En vous rapportant cela, je ne voulais pas insister sur la nécessité que l'analyste se départisse parfois de sa neutralité, mais je l'ai fait quand même ; ce que je voulais

essentiellement dire, est que je ne voudrais surtout pas que vous repartiez d'ici avec une impression funèbre, du fait qu'il n'y ait pas eu de rite lors cette mise en terre.

Je veux dire de rite s'inscrivant dans quelque religion établie. De rite, il y en a déjà un dans la convocation et dans les gestes habituels des « pompes ». Mais j'ai désiré que ne s'y ajoute pas tout ce qui pourrait venir d'un représentant de quelque culte que ce soit, car quoique souvent touchant et pouvant consoler voire rassurer certaines et certains des assistants, leurs interventions me semblent toutes inappropriées en ce qu'elles reposent toutes et font toutes allusion à des croyances que je n'ai pas été sans connaître assez bien, mais qu'il y a beau temps que je ne partage plus. Et comme, dans l'état où je suis, maintenant que vous êtes là, je n'ai, je crois, guère la force de me lever et d'ouvrir la bouche pour dire à tel ou tel officiant « S'il vous plaît, allez voir ailleurs si j'y suis ! », j'ai pris la peine de prévenir que je souhaitais qu'ils n'interviennent pas, en tant que tels.

Mais il faut quand même quelque rite, afin de ne pas vous désoler. C'aurait pu être, cela ne m'aurait pas déplu si j'avais, en cet état, gardé quelque oreille, telle ou telle pièce musicale. Hélas, mes compagnes et compagnons de chorale ou bien m'ont précédé dans ce passage sous terrestre, ou bien s'il en est encore de vivants, n'ont peut-être plus beaucoup de souffle pour chanter quelque chanson de Josquin des Prés ou de César Geoffray. Et comme je ne dispose pas d'orchestre et de chœurs, ni n'ai composé mon propre requiem, je ne pourrai malheureusement pas vous procurer quelque repos provisoire et à moi éternel. Il faut donc en faire ensemble notre deuil.

Il ne reste donc comme rite que cette oraison que je voudrais la moins funèbre possible. Et tant qu'à faire un panégyrique, puisque telle est la forme obligée de ce genre littéraire, - le meilleur moyen de liquider celui qu'on fait descendre dans les abîmes, est de passer déjà sous silence tous ses défauts et tout ce qu'on peut avoir de dents contre lui - qui mieux que soi-même est capable de faire son propre éloge, rapporter ses hauts faits d'armes et chanter toutes ses vertus ?

Pour ce faire, je voudrais trouver des accents lyriques et vous émouvoir jusqu'aux larmes. Oui jusqu'aux larmes ! Mais aux larmes de rire. Je voudrais que vous puissiez rire jusqu'à ne plus pouvoir vous retenir et que viennent alors des flots de larmes mêlés aux éclats de rire. Et que quand l'un s'arrête, l'autre reprenne immédiatement !

Oui ébaubissez-vous ! Réjouissez-vous ! C'est ainsi que vous me feriez le plus grand plaisir. Me reviennent les paroles et la mélodie d'une chanson « Rions ! Chantons ! Et Dansons ! ... » La suite pourrait être, mais il y a bien des variantes : « Faisons la fête mes amis ! Aujourd'hui est un grand jour ! Aujourd'hui on goûte l'amour ! Faisons la fête de mon ami ! » Ce serait vous qui chanteriez ce refrain, et moi votre ami dont vous feriez la fête, sans vous dire – parce que vous êtes bien gentils – ça va être ta fête, mon ami ! »

Je vais donc faire mon panégyrique, ou plus exactement celui de la chance que j'ai eue. Non pas – du moins ce n'est pas entré dans ma légende – que je sois né coiffé, mais la « *tuchè* » - que celles et ceux qui ne comprennent pas ce terme grec, se réfèrent en rentrant chez eux, à Aristote et à Lacan – a été pour moi bien plus souvent une bonne qu'une mauvaise rencontre.

D'abord j'ai été l'aîné : cela m'a laissé la possibilité de regarder sinon de haut, du moins avec un certain recul, ce que j'ai pu subir de la part de mes infernales et si délicieuses sœurs, la grande et la petite. Elles ont fait quelques enfants qui en ont fait d'autres, et ces neveux et nièces ont, pour la plupart, été bien agréables. Peut-être que certains d'entre eux sont venus écouter ces bavardages et se disent : décidément cet oncle était complètement zinzin. Ils n'auraient pas tort.

Mes parents ont été d'assez bons parents ordinaires, aurait dit Winnicott. Et puis j'ai, nous avons, tous les quatre (Catherine étant née après l'orage), échappé à l'horreur. Cela n'a pas été le cas d'Éric mon premier ami de huitième et septième au lycée Janson. Lui n'est jamais revenu. Une bonne fée (il faut quand même croire qu'il y en a qui doivent veiller sur quelques-uns) nous a fait passer inaperçus, jusqu'à ce que Robert, notre père, revienne du stalag pour entrer dans la résistance, nous faire changer de nom, nous faire des faux papiers et nous faire changer d'école, Françoise et moi. A propos d'école, j'ai eu la chance de la commencer dans un cours Montessori qui m'a donné un goût très prononcé pour la liberté de faire ce que j'avais envie de faire. Je ne m'en suis pas privé.

Chance aussi d'échapper aux balles tirées par le fusil d'un milicien, me visant quand je passai en vélo dans une rue de Romans au moment des combats de la libération, au mois d'Août 1944. Et plus tard, au Sahara, pendant la guerre d'Algérie, chance de ne pas sauter sur une mine en circulant sur les pistes en quatre/quatre.

Et chance de mener toujours, par la suite une vie d'étudiant : un éternel bachelier ou *bachelor*, en langue médiévale, en faisant cela comme cela se faisait au quatorzième et quinzième siècle, en errant d'une ville à une autre. Successivement, études secondaires à Lyon, études de médecine et de psychologie à Paris, spiritualité à Laval, puis médecine à nouveau, études de philosophie à Chantilly et au Puy, études de théologie et de psychiatrie à Lyon, puis à nouveau de spiritualité à Paray le Monial. Ceci entrecoupé de séjours au Sahara, puis au Cameroun comme enseignant : autre façon d'étudier.

Après quoi études, car les recherches sont bien des études, d'ethnologie en Afrique de l'Ouest, avant de revenir à Paris pour me consacrer à la psychanalyse qui ne peut se pratiquer sans être en perpétuelle recherche.

Et à Paris, avoir de plus la chance de tomber sur Michèle qui tranquillement, la folle, m'attendait depuis vingt-cinq ans et a enduré ensuite ma présence pendant – alors là, je ne peux pas être précis au moment où vous entendez ces mots, je ne peux que dire - plus de trente-six années.

Et je ne vous ai pas parlé encore de toutes les amitiés forgées au cours de toutes ces années. Les plus fécondes ont été celles dites de la chorale, juste après la guerre, dont malheureusement les survivants se raréfient, et celles à partir de 1980, avec quelques-unes et quelques-uns du Cercle freudien, dont aussi malheureusement pour nous, certains ont trop tôt tiré leur révérence.

Comme vous le voyez, il n'y a pas eu de quoi se plaindre : bonne fortune, bonnes rencontres.

Aussi pouvez-vous avec moi vous ébaubir et vous dire qu'il en a eu assez pour son compte ! Heureusement qu'il va maintenant voir un peu ailleurs pour nous laisser quelques « *bits of luck* » quelques morceaux de chance, sans continuer à les accaparer.

Donc « Rions, chantons et dansons » et comme cela se chante aussi ensuite « Et buvons ! » Car, in fine, je voudrais vous inviter à aller boire un bon coup à ma santé. Maintenant, en effet, il n'y a plus aucun risque qu'elle ne s'altère, et j'espère que vous allez, vous, en profiter pour vous désaltérer. Ce sera, certes, difficile de dénicher tout de suite une bouteille d'Aloxe Corton, Clos du Roi. Mais si cela vous arrivait un jour, prenez garde en retirant le bouchon : cela ne m'étonnerait pas plus que cela, que s'en échappe une petite fumée. Vous reconnaîtrez alors mon esprit qui était allé se loger là et se dépêche aussitôt de filer à l'anglaise, de crainte que vous ne le buviez sans plus façon et que comme Jonas dans le ventre de la baleine, il doive attendre que vous de baillez assez pour reprendre son envol.

*

Hommage à Jean-Pierre Lehmann

Richard BRODA

-:-:-:-

J'ignorais, avant de préparer cette intervention, que Jean-Pierre Lehmann ait été membre du Cercle Freudien dès sa fondation en 1981, au moment de la dissolution de l'École freudienne et que très vite il avait consacré un séminaire à la question du transfert, interrogeant la théorie du transfert et du contre-transfert, notamment celle de Lacan et de l'École anglaise de psychanalyse, plus précisément du groupe « des Indépendants » dont la figure éminente fut Winnicott.

« *This above all :to thine own self, be true* » « Par-dessus tout, pour ton propre self, sois vrai » (Polonius s'adressant à son fils Laërte, dans Hamlet) cité par Winnicott, lui-même cité par Jean-Pierre Lehmann.

J'ai découvert le parcours de Jean-Pierre Lehmann tel qu'il l'énonce lui-même dans l'avant-propos de son livre *La clinique psychanalytique de Winnicott* (2003), d'autres collègues ont souligné ou souligneront la singularité de ce parcours (L'anthropologue africain, Le jésuite, le médecin, le psychanalyste). Le livre *La clinique psychanalytique de Winnicott, position dépressive et états limites* (2003) est le fruit d'une élaboration de plusieurs années. Ouvrage fondamental, suivi d'un autre ouvrage non moins important *Donald Winnicott, créateur Indépendant* (2013) ; Jean-Pierre Lehmann met en parallèle la vie et l'œuvre de Winnicott, ses conditions historico-conceptuelles. Pour qui s'intéresse à l'histoire de la psychanalyse britannique, ces deux ouvrages bénéficient d'une grande clarté d'exposition qui est une des qualités du style de Jean-Pierre Lehmann. Les précisions chronologiques et temporelles, la connaissance des acteurs de cette histoire, au fil des débats conceptuels intriqués et désintriqués dont on sait la passion, voire la violence, sont accessibles au psychanalyste français qui ne veut pas s'embourber dans des lectures mal orientées. Il est évident que Jean-Pierre Lehmann était un bon angliciste capable de relever les problèmes de la traduction de Winnicott et de ses élèves, à l'origine de débats épineux, parce que les concepts mal ou approximativement traduits risquent de nous égarer.

Par exemple, Lehmann rappelle que la théorie Winnicott du faux-self subit la critique de Lacan. Ainsi ce dernier, dans le Séminaire sur l'Acte analytique ne dit-il pas : « Qui ne voit aussi bien qu'il n'y a pas d'autre *true self* que Mr Winnicott lui-même qui se pose comme présence de la vérité ». Pour Lacan, comment peut-on appliquer le critère de vérité au Self en lui-même, car il n'y aurait pas plus de vrai self que de faux self. Or Lacan ne commet-il pas une erreur de traduction, car *false*

vient de *falsity*, fausseté mais au sens où par exemple on peut dire que la direction des roues d'une voiture est faussée. Une des premières traductrices de Winnicott, Jeanine Kalmanovitch, affiliée à la SPP, interrogea Winnicott sur le *Self* intraduisible en Français, et bien loin du « Soi ». Dans sa réponse, Winnicott essaie de clarifier un certain flottement du terme : *Self* signifierait potentiel inné, allant devenant de F Dolto, sentiment d'être réel.

On peut dire que la démarche lehmannienne de traduction exigeante de Winnicott et de ses élèves s'inspire de celle de Lacan, sensible à la langue allemande et au discours de Freud. Pour mener à bien ce travail, (à confirmer en consultant les Archives Lehmann, si elles existent) Jean-Pierre Lehmann a dû consulter les Archives Winnicott, et rencontrer les continuateurs de celui-ci. Je rappelle qu'il avait traduit pour le n° de *Che Vuoi ?* consacré à « la langue intime », un texte inédit de Winnicott intitulé « Notes sur le Trouble psychosomatique » qui vaut la peine d'un détour.

Maud Mannoni, nous rappelle Jean-Pierre Lehmann, fit, sur les conseils de Lacan, une analyse avec Winnicott, et continua des supervisions à Londres. Au colloque sur la « Psychoses de l'enfant » de l'EFP à Paris (1967), organisé par Maud Mannoni, Winnicott avait renoncé à être présent (peut-être du fait d'une pression de l'IPA ou de son éditeur français de l'époque, Payot) mais il adressa un texte « la schizophrénie de l'enfant en termes d'environnement » (1967). Étaient présents, Laing et Cooper. Winnicott incitait chez ses disciples, la création d'institutions où la qualité de l'accueil du sujet pourrait lui permettre de régresser en toute sécurité. Ceci est relié à la théorie Winnicott de la régression.

Rares sont les cheminements des historiens de la psychanalyse qui ne méconnaissent l'objet de la psychanalyse. C'est en analyste que Jean-Pierre Lehmann nous livre une historiographie solide.

Ce qui m'a intéressé, entre autres, dans son parcours est que comme analyste venant de l'École de Lacan, il ait voulu problématiser ce dernier en ayant recours aux travaux de l'École Anglaise, et non par une rupture fracassante. A partir du motif de l'intérêt qu'il portait aux patients ne rentrant pas dans le cadre de l'analyse dite-classique, ceux qui sont-dits psychotiques et borderline. Est née son ambition de créer une Clinique des Bords, relancé par la lecture de Winnicott, de Marion Milner, de Margaret Little. En ce sens, il est un des passeurs les plus intéressants des travaux et problématiques de cette frange de l'École Anglaise.

Il s'essaie à montrer, je l'ai dit, que les citations opérées par Lacan, ne correspondent pas toujours au texte et au contexte d'origine, par exemple sur la théorie de l'affect, sur celle du transfert / contre transfert. Il souligne la confusion des langues parce qu'« *emotional* » n'a pas le même sens qu'en France et que l'affect français (et d'abord allemand) a peu d'équivalent en anglais.

Il faut dire un mot de la position de Jean-Pierre Lehmann dans le débat entre la théorie du transfert / contre transfert et celle lacanienne du désir de l'analyste. Il dit lui-même « transfert contre transfert ». On pourrait entendre aussi « Transfert

sur Winnicott contre Transfert sur Lacan » en voulant situer sa position subjective. Dans le chapitre « Les contributions de Winnicott aux théories du « transfert » (p. 63), il remonte à Balint, analysant de Ferenczi, et à Lacan quand ce dernier dans le Discours de Rome énonce qui ne faut se payer de l'affectivité. Lacan critiqué sur sa sous-estimation de l'affect réplique en se justifiant, dans le séminaire sur l'Angoisse, par cette formule « le sujet est affecté par le signifiant cause de son désir ». Sans signifiant le sujet sera protopathique. Mais Winnicott, s'il n'est pas lacanien est certainement freudien, et on le perçoit clairement dans le texte dont j'ai parlé, publié par Jean-Pierre Lehmann dans *Che vuoi ?* Inévitablement chez Winnicott il y a du signifiant qui fonctionne.

Parallèlement à Winnicott, il y a eu Balint et Marjorie Brierley, avant-guerre sur la théorie de l'émotion. Plus tard, et après-guerre, sur la théorie du transfert/contre transfert, il y eu Margaret Little (1951) et Paula Heineman, transfuge du groupe kleinien (Mélanie Klein ne voulait pas entendre parler de contre-transfert).

Par Jean-Pierre Lehmann, nous apprenons que les analystes anglais les plus prestigieux n'avaient pas peur, après-coup, de faire la critique de leur analyste, Winnicott et Margaret Little par exemple mais cette critique émerge longtemps après, à la lecture des correspondances. Winnicott lui-même n'hésite pas dans une lettre à Jones à commenter son analyse avec Stratchey puis celle avec Joan Rivière, en des termes peu amènes. Les plus motivés d'entre nous peuvent, grâce à Jean-Pierre Lehmann, reconnaître les termes et les signifiants de ces critiques. J'en viens à Margaret Little.

En Angleterre, nous dit Jean-Pierre Lehmann, c'est M. Little et P. Heineman qui ont réactivé en même temps le contre-transfert, l'éprouvé de l'analyste. L'article de M. Little (« *Counter-transference and the patient response to it* », 1951). Lacan, lecteur de l'International Journal of Psychoanalysis, connaissant les travaux anglais, critique cette notion dans son discours au Congrès de Rome, 1953 « le contre-transfert n'est rien d'autre que la fonction de l'ego de l'analyste de ce que j'ai appelé la somme de ses préjugés ». A un autre degré, Lacan poursuit « une interprétation d'ego à ego ou d'égal à égal » ou bien « une interprétation dont le fondement ou le mécanisme se confond avec la projection ». Pourtant M. Little avait dit, selon Jean-Pierre Lehmann « Il va de soi que l'identification de l'analyste aux besoins (sic) du patient doit être une identification introjective et non projective ». Dans l'article cité, nouvelle révélation de Jean-Pierre Lehmann, l'analysante dont M. Little parle dans son article, c'est elle, incluant dans son exposition la critique de son analyste (Ella Sharp) soupçonnée d'avoir fait « une interprétation relevant du contre transfert. » Entretemps, M. Little avait modifié son récit mais Lacan n'a pas pu en prendre connaissance. On sait que M. Little n'allait pas bien, a fait une deuxième analyse avec Winnicott pour aborder son noyau psychotique, et devient une analyste d'envergure de patients psychotiques. Ce que raconte Jean-Pierre Lehmann dans un autre livre : *Marion Milner et Margaret Little*.

La mise en continuité par Jean-Pierre Lehmann des concepts et des pratiques lève le refoulement des chapitres de notre histoire, rétablissant les séquences oubliées.

Suivant la distinction « *Neurotic transference, Psychotic Transference* » selon un autre article de M. Little, Jean-Pierre Lehmann pouvait penser que le premier était concerné par la théorie lacanienne, les seconds par les travaux de l'École Anglaise. S'imisce alors la problématique des « *Borders line cases* », qui a fait débat à l'EFP et par la suite, car blessant la notion de structure. Pour Jean-Pierre Lehmann la notion de Border line s'apparence au Faux Self selon Winnicott, quoique récusée par Safouan. La clinique des bords chère à Jean-Pierre Lehmann implique de ne pas sous-estimer le rôle des limites mal différenciées des espaces psychiques par la pratique du chevauchement de deux aires de jeux (*Overlapping circles* de Marion Milner), celle de l'analysant et du psychanalyste. Un espace potentiel ainsi créé permettrait la mise en jeu d'une fonction séparatrice, pour ceux à qui le jeu est possible. Entre les deux protagonistes s'instaurent des limites vivantes. Voilà résumé à grands traits, un aspect de l'apport fondamental de Jean-Pierre Lehmann.

Je m'associe à l'hommage à notre collègue, et si je n'ai pas connu l'homme, je n'ai pas méconnu ses travaux, auxquels j'ai essayé de vous rendre sensibles, si vous ne les connaissiez pas.

*

Un analyste guérisseur sur le bord de l'institution analytique

Patrick CHEMLA

-:-:-:-

Préambule

Je remercie Pascale Hassoun et le Cercle Freudien pour cette initiative. Mon enjeu serait en premier lieu de rendre hommage au collègue, à l'ami disparu, mais aussi d'insister sur la place essentielle qu'il aura tenu dans ma formation analytique, nouée intimement à ma pratique au centre Antonin Artaud de Reims avec des patients psychotiques et borderline. De même avec des patients plus ou moins névrosés reçus au cabinet, que je n'ai pas hésité à accueillir en assouplissant ma technique, et en m'efforçant de devenir « *good enough* » lors de moments d'effondrement.

La clinique des bords

Il fut l'un des premiers psychanalystes que je rencontrai lors de mon entrée au Cercle Freudien dans les années 80. Je me souviens d'un exposé étonnant à propos de la musique. Il évoquait une émission de radio aujourd'hui disparue : « le matin des musiciens ». Cette émission proposait d'écouter plusieurs interprétations du même morceau musical. Bien sûr il compara l'interprétation du psychanalyste à celle du musicien, et c'était la première fois que j'entendais une telle hypothèse... Il se positionnait dans le même mouvement comme **amateur** de la psychanalyse, ce qui m'étonna. Il insistait sur ce mot alors que je remarquais sa finesse à l'allure très professionnelle. Il voulait sans doute montrer cette face du métier où il s'agirait de toujours s'avancer comme amateur, aimant et dégagé d'une quelconque routine. Il faut aussi que j'évoque son « look » très particulier, original avec un regard d'une infinie douceur et un étonnement d'enfant qu'il posait sur le monde.

Peu après je le vis apporter un livre sur le *rebirth* que je n'étais pas encore prêt à accueillir. Je n'eus pas la curiosité de le lire : à cette époque où je cherchais à me former, j'étais encore bêtement accroché à ce qui serait de la « vraie psychanalyse », comme si l'on pouvait en avoir la définition ou la certitude. Justement cette question ne cessa d'insister tout au long de ses exposés cliniques, à Paris mais aussi à Reims à la Criée, où il ressortait de façon insistante que nombre d'analystes de l'École Freudienne l'avaient ostracisé, lui renvoyant violemment que sa pratique n'avait rien d'analytique. Plus tard, il m'apprit que cet ostracisme avait même pu se redoubler de menaces de violence physique. Mais j'avais alors déjà compris que

les passions haineuses pouvaient déchirer les groupes d'analystes, y compris au Cercle Freudien.

Sans doute sa douceur, et sa capacité d'encaisser les coups, tout en affirmant sa pratique d'inspiration winnicottienne, devait-elle beaucoup agacer ceux et celles qui n'avaient jamais été confrontés aux difficultés du « transfert délirant ». Pour ma part sa clinique des bords, comme il aimait à nommer son travail avec les états limite, me réjouissait et j'y retrouvais un voisinage certain avec la praxis qui s'inventait progressivement au centre Antonin Artaud, à la rencontre des patients mais aussi de l'institution. Pour ce qui est du travail institutionnel, j'ai pu écrire ailleurs ma dette à l'égard de Tosquelles et surtout Oury. Je dois rappeler que pour Oury aussi la rumeur courait, y compris au Cercle, qu'il ne s'agissait pas d'un « vrai » psychanalyste. Ce phénomène est récurrent et fait partie du fonctionnement des groupes : inclusion/exclusion. Est-il plus violent dans les groupes analytiques où se pose toujours la reconnaissance par les pairs de la qualité d'analyste de chacun ? J'ai un temps cru qu'il s'agissait d'un phénomène intrinsèque à la doxa lacanienne, ou plutôt aux disciples se disputant l'appropriation du grand-œuvre, y compris à force de procès. Plus tard j'ai appris qu'il en était ainsi dès l'origine de la psychanalyse : Ferenczi a longtemps trainé avec lui une réputation sulfureuse de folie créée de toutes pièces par son analysant Ernest Jones. Il fallut la publication de la correspondance avec Freud pour qu'on admette enfin le respect que lui garda « le père fondateur » de la psychanalyse malgré de sérieuses divergences. Ce fut entre autres JP Lehmann qui m'incita à lire Ferenczi et les articles incriminés publiés depuis dans le tome 4 de ses œuvres complètes. Et mon expérience de la thérapie des psychoses avançant, je pouvais constater la massivité des traumatismes réels subis par mes patients. Traumatismes qu'il est essentiel de reconnaître, quand bien même ils sont partie prenante du délire. Beaucoup plus tard Salomon Resnik, prodigieux thérapeute de schizophrènes, compagnon de route de la PI, m'affirma tranquillement à Marseille, au décours d'un colloque de l'AMPI, que W n'était pas un analyste, que « Mélanie le lui avait bien dit », mettant en avant la prétendue incapacité de W à supporter le transfert négatif. Comme on peut l'entendre, l'ostracisme persistait dans l'école anglaise vis-à-vis de ceux et celles (M. Little entre autres) qui, affirmant une praxis originale, se distinguaient de la doxa de Mélanie.

JP Lehmann aura beaucoup insisté comme Winnicott sur ce champ particulier des pathologies limites qu'il rencontrait. Je crois qu'il s'agissait surtout de prudence, car il craignait de n'être pas entendu, voire d'être rejeté s'il montrait que son approche avait une incidence logique sur l'ensemble de la méthode analytique. Il a pu paraître moins dangereux de revendiquer une méthode différente pour un secteur délimité dominé par la massivité du traumatisme psychique, et des défenses spécifiques que l'infans doit produire pour se dégager d'un environnement catastrophique ; et créer son existence « allant –devenant » comme le dira plus tard F. Dolto.

De même Tosquelles et Oury ont dû forger d'autres mots, d'autres concepts pour transmettre leur expérience de la thérapie des psychoses en institution : « social thérapie » pendant 10 ans, puis « psychothérapie institutionnelle ».

Avec les schizo trop dissociés, nous ne pouvons rarement nous suffire d'un travail en cabinet, alors qu'il s'agit de reconstruire un environnement qui a été dévasté pour l'infans. Il s'agit plutôt de proposer une offre de transfert multiréférentiel qui en passe par de multiples médiations matérielles, et par une « fonction diacritique » articulant une constellation de lieux de réalité investis psychiquement. Soutenir une fonction phorique avec un Collectif peut permettre de donner une assise au sujet dissocié, pour qu'il puisse se (re)construire « une image inconsciente du corps » (Pankow), retrouver une verticalité dans l'espace (Maldiney) et une possibilité d'effectuer sa traversée. Il n'est pas étonnant que Tosquelles ait fait son analyse avec un disciple de Ferenczi, le Dr Sandor Eiminder, et se soit réclamé par la suite de la psychanalyse kleinienne et du « contre-transfert institutionnel », tout en fréquentant le séminaire de Lacan. Concept d'ailleurs repris fréquemment par Oury pourtant passionné par l'enseignement de Lacan. Mais refusant, en ouvrant son séminaire de devenir un « récitant lacanien ». On retrouve au passage l'enjeu de l'hétérogène, signifiant fondateur du Cercle, mais aussi la position de « fidélité infidèle » développée par Jacques Hassoun pour penser la transmission, dans la suite freudienne du « juif infidèle ».

Autrement dit cet accent mis sur le travail indispensable de construction/reconstruction de l'environnement est au cœur des enjeux pour l'analyse que n'aura cessé de nous transmettre JP Lehman, s'inscrivant lui-même dans la suite des recherches de Winnicott, Margareth Little, Balint, Ferenczi... Cette réflexion sur le contre-transfert fut au cœur des recherches et des polémiques de l'école anglaise, mais n'a bien sûr aucune territorialisation. A chaque fois elle suscite conflits et discordes, anathèmes et excommunications. JP Lehmann déplie dans ses ouvrages la polémique entre Lacan, ses disciples à l'égard de Winnicott et Little. S'appuyant sur des témoignages, des recoupements biographiques avec l'invention conceptuelle, JP. Lehmann nous fait le portrait d'un Winnicott fondant sa théorie à partir de son point d'infans en souffrance, tenu de prendre en charge la dépression maternelle, et d'une expérience précoce et prolongée de la cure de patients psychotiques pendant la guerre. D'entrée de jeu se trouve ainsi dépliée la critique facile, qui dénoncerait chez Winnicott ou Margaret Little, « une théorie de leur propre maladie », ce qui fut énoncé aux auditeurs de l'école anglaise par une des analystes de W Joan Riviere. A l'inverse la tentative de JP. Lehmann consisterait à rechercher systématiquement la source de la théorie dans l'expérience de l'analyste, dans sa vie et dans ses cures, dans ses avancées et dans ses points de butée : ce qu'O. Mannoni a nommé « pathogénèse du savoir vrai ».

Il nous aura fait découvrir l'incompréhension, les critiques peu amènes que Winnicott aura rencontrées tout au long de son parcours. Sommé de choisir son camp à l'époque des « grandes controverses » entre Anna-freudiens et Kleinien,

Winnicott aura reçu ainsi des coups de toutes parts dans la mesure où il refusait de prendre parti, soucieux d'affirmer une position originale, lui qui déclarait ne pouvoir suivre personne. Lehmann nous a transmis, chemin faisant, l'histoire du mouvement psychanalytique anglais, les luttes assez féroces qui le déchirèrent sans pour autant le disloquer. IL précise ainsi avec beaucoup de netteté les contours de ce courant dit du « contre transfert » en le distinguant radicalement du courant de « l'égopsychologie » que Lacan et nombre de ses disciples eurent tendance à amalgamer. Il faut lire en particulier la longue polémique - on aurait envie de dire le dialogue de sourds - déployé par Lacan vis-à-vis de M. Little, et du récit d'abord déguisé qu'elle fit de sa propre cure. En suivant le texte de Lehmann nous sommes saisis par le récit minutieux des erreurs et contresens manifestes, jusqu'à l'affirmation péremptoire de M. Safouan accusant M. Little d'avoir, avec les états-limites, inventé et promu des « entités morbides fictives », qui auraient en quelque sorte « contaminé » toute la clinique analytique !

Le compagnonnage au Cercle Freudien

Je n'ai jamais effectué de contrôle à proprement parler avec JP Lehmann. C'est plutôt par une discussion transférentielle au long cours qu'une transmission s'est opérée. Transmission d'une posture sur le bord de l'institution analytique avec le risque permanent de s'en faire rejeter. Pourtant la pertinence clinique de ce qu'il avançait était difficile à récuser même si elle heurtait le ronronnement. Je me souviens d'un exposé qu'il fit au Cercle où il évoqua sa pratique beaucoup plus directement qu'à l'accoutumée, sans doute à proximité de la parution de son livre remarquable : Introduction à la clinique de Winnicott. Le public du Cercle fut vraiment troublé par l'affirmation d'une pratique somme toute strictement winnicottienne, mais aussi ferenczienne où il était question du toucher du corps, et plus précisément de la chute du divan d'une patiente. Il accueillit cette chute de manière active comme un effondrement à relever, et non comme une manifestation hystérique, ce qui suscita étrangement un petit scandale. Une fois de plus je constatais cette difficulté dans un groupe analytique pourtant très ouvert à accueillir l'hétérogène. Du coup il m'est arrivé spontanément de lui parler de mon embarras avec certains patients. Un souvenir : au cours d'un cocktail suivant un colloque du Cercle à Dijon, il vient vers moi pour me demander comment ça se passe dans mon travail à Reims. J'insiste sur le fait qu'il n'hésitait pas à venir vers l'autre avec un désir de rencontre et d'interlocution. Ce n'est que dans l'après-coup que j'ai pu reconnaître l'importance de ce moment d'échange. J'étais encombré par le silence actif et destructeur d'un patient psychotique que j'avais le sentiment bien réel de nourrir psychiquement. Je sentais que je devais le faire, mais la tâche me paraissait infinie comme si je rencontrais chez l'autre une sorte de puits sans fond, un espace psychique totalement détruit. A un moment Jean-Pierre souligna que si le patient revenait à ses séances, c'est bien qu'il y avait un noyau de vrai self qui avait été préservé de son côté. Ce qui eut le don de me soulager : de fait la tâche

était rude et prolongée, mais elle pouvait trouver une perspective sinon une fin. La notion de « vrai self » était assez nouvelle pour moi, mais j'y trouvais un point d'appui pour poursuivre la thérapie. Ce patient sera resté presque totalement silencieux 9 mois comme pour une nouvelle naissance, puis a retrouvé une capacité de vivre et de se créer un monde qui vaille la peine d'être vécu, tout en poursuivant son analyse.

En 2003, Jean-Pierre devenu président du Cercle, me proposa de co-organiser avec la Criée un colloque à Reims sur l'infantile. Ce fut réellement une construction commune, importante à plus d'un titre pour le groupe rémois dans un effort toujours nécessaire pour relancer de la pensée dans un petit groupe local.

Il vint aussi présenter plusieurs exposés cliniques, ainsi que chacun de ses livres ultérieurs dans des conférences de la Criée. Je me souviens ainsi de Rencontres de la Criée assez anciennes, au moment où le débat sur les psychothérapies agissait le mouvement analytique. Jean-Pierre représentait le Cercle dans le Groupe de contact, dont les positions de lutte contre les psychothérapeutes m'agaçaient quelque peu, tant elles me paraissaient décalées d'une analyse politique du biopouvoir en train de se renforcer. Depuis la volonté de l'État est maintenant explicite : d'attaque contre la psychanalyse et la PI, tout en pulvérisant « la psychiatrie humaniste » et la psychologie clinique. Jean-Pierre intervint dans le même colloque sous deux visages : celui du président soucieux de représenter les positions d'un groupe analytique, puis le lendemain, bien que prévenu, je fus surpris de le voir surgir du fond de la salle déguisé en sorcier africain, et montant finalement à la tribune pour y défendre une position qui lui convenait parfaitement. C'était effectivement un "analyste guérisseur" qui ne reniait pas ce qu'il avait appris de l'expérience de "l'école de Fann", expérience d'ethnopsychiatrie menée par Henri Collob, dont il avait écrit à quel point elle l'avait marqué pour comprendre Winnicott. Cette double position sur le bord de l'institution analytique était étrange, mais il n'avait pas cédé sur l'essentiel : le souci du care et de la guérison psychanalytique.

Pour conclure : j'avais un peu perdu le contact avec lui alors qu'il veillait sur sa femme malade. Je lui envoyais mes condoléances à l'occasion de la mort de son épouse, et quelques temps plus tard il me téléphona d'une voix blanche assez douloureuse à entendre pour me demander de mes nouvelles. En fait il voulait savoir si je poursuivais avec les patients à Reims. Je compris très vite que c'était important pour lui que « ça continue », que la psychanalyse des psychoses et des états-limites se poursuive toujours à contre-courant, malgré la violence qui se renforce à l'égard des patients et de leurs thérapeutes.

*

Jean Pierre Lehmann, jésuite psychanalyste

Alain DENIAU

-:-:-:-

Nous sommes nombreux à être surpris de découvrir que Jean-Pierre Lehmann était jésuite. A-t-il été ou bien était-il toujours jésuite ? Qu'est-ce qu'être jésuite ? Qu'est-ce qu'être "jésuite psychanalyste" ? Comme il n'en a jamais parlé, il faut suivre son itinéraire.

JPL est un médecin jésuite, missionnaire dans l'exemple de St François Xavier. Ce qui caractérise l'action et l'orientation des Jésuites est exemplaire chez lui. C'est un élan vers l'autre si différent de soi dans son identité et sa culture. C'est dans une démarche de se rapprocher de lui, et non pas que lui devienne comme soi. JPL a ensuite déplacé cette action dans la psychanalyse et son engagement dans le centre Balint de la rue Duhem.

Né en 1929, il est de 5 ans plus jeune que Michel de Certeau, Philippe Julien et François Roustang et de vingt-trois ans que Louis Beirnaert, né en 1906. Dans les années 60, à son retour d'Afrique, il terminait sa formation de Jésuite et débutait celle de psychanalyste. Michel de Certeau précise que la formation d'un Jésuite dure 15 ans.

Dans son avant-propos à *La clinique analytique de Winnicott*, il précise qu'il a connu Winnicott par la traduction de "*Objets transitionnels*" parue le cinquième numéro de la revue *La psychanalyse* de la SFP en 1959, alors qu'il était depuis quelque temps en Afrique.

À lire comment l'ordre des Jésuites se définit lui-même, on ne peut que constater un certain parallélisme avec la démarche freudienne. L'exigence ignacienne est de se porter aux frontières, vers tout être humain pour y trouver un retour sur soi. Cela impose, comme la pratique de la psychanalyse le montre largement, un acte de tension vers l'autre, dans l'écoute la plus attentive qui soit possible, et un retour pour mesurer l'effet de transformation que cet acte a produit en soi. On entend ici à l'évidence que cet effet de la parole transforme chacun individuellement mais aussi l'institution qui porte et initie cette démarche. Il ne s'agit pas de transmettre un savoir mais de faire advenir ce qui est nommé la capacité de *discernement*.

Les traits de ce que l'institution nomme d'elle-même l'esprit jésuite sont issus d'une expérience de l'enseignement et de la direction de conscience, par la pratique de la confession personnelle mais surtout par une réflexion constante sur l'exemple de la démarche spirituelle du fondateur, saint Ignace.

Cet esprit jésuite est énoncé ainsi par l'institution :

- le discernement spirituel : une attention aux mouvements intérieurs,
- la relecture : une reprise, dans la durée, non seulement sur ce que l'on a fait mais sur ce que cela nous a fait,
- un regard positif : un a priori de bienveillance sur les hommes et le monde. Avant de juger ou de condamner, écouter jusqu'au bout,
- la volonté d'aller par-delà les frontières : considérer le monde non plus comme composé d'entités séparées mais interdépendantes entre elles,
- la contemplation dans l'action : pour le jésuite, prière et action dans le monde ne s'opposent plus. S'engager dans le monde, c'est collaborer à l'action créatrice de Dieu à l'œuvre aujourd'hui.

Les Exercices spirituels et le transfert

Une question simple va nous guider vers la démarche de Jean-Pierre Lehmann. Pourquoi d'aussi nombreux et d'aussi influents jésuites ont-ils rejoint l'École freudienne dès sa création en 1964 ?

Le premier, Louis Beirnaert, né en 1906, est entré à 17 ans dans la Compagnie de Jésus. Il sera consulté régulièrement par Lacan. Il sera suivi par François Roustang, qui dirigeait alors la revue jésuite de réflexion théorique et théologique *Christus*. Comme eux, Denis Vasse, Philippe Julien et François Courel sont devenus psychanalystes à la différence de Michel de Certeau, co-fondateur de l'EFP, qui n'en a pas fait son métier. Ils sont parmi les premiers jésuites à entrer à l'EFP. Ils seront rejoints beaucoup plus tard par Daniel Mercadier, psychiatre et psychanalyste.

Une réflexion sur les *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola et leur expérience du transfert les réunit. Il y a en effet une prise de conscience commune entre ces jésuites pour la plupart formés comme Jean-Pierre Lehmann à Lyon de l'effet de l'ouverture, dans les années précédentes, à la recherche historique des écrits originaux de la fondation de la Compagnie de Jésus. C'est pour eux un révélateur. Ils peuvent désormais lire et étudier les textes, soit dictés par leur fondateur, soit ceux de sa main. Beirnaert, dans son ouvrage de 1964¹⁴, établit ainsi un parallélisme entre la tradition jésuite et la transmission analytique. (Dosse, p.319)¹⁵

Cette réflexion sur l'origine est en effet comparable au travail sur les premiers textes freudiens qui contiennent refoulés et latents les signifiants de la psychanalyse. L'écoute du Séminaire *L'éthique* (1959-1960) et la séparation d'avec la SPP leur donne le sentiment de participer à un moment fécond de leur institution et de la vie intellectuelle. Pour les analystes, le "retour à Freud" s'inscrit dans un mouvement comparable.

Louis Beirnaert y trouve peu à peu les raisons de son engagement se qualifiant finalement de "*jésuite psychanalyste*", et non plus jésuite *et* psychanalyste. Michel de Certeau,

14 Beirnaert Louis, *Expérience chrétienne et Psychologie, 1964 et 1966 (2ème édit.) L'Epi.*

15 Dosse François, *Michel de Certeau Le marcheur blessé*, La Découverte, 2002

sollicité par cette ouverture à l'histoire de la Compagnie et aux sciences humaines, élargit sa démarche d'historien par une réflexion sur la langue et la psychanalyse. Tous considèrent que cette levée du refoulement de l'origine ignacienne crée un moment propice pour la reviviscence de la Compagnie et son essort intellectuel.

Michel de Certeau l'exprime dans l'oraison funèbre qu'il prononce à la mort de Louis Beirnaert. On pourrait adresser cet hommage à Jean-Pierre Lehmann :

Son activité est jalonnée par le double souci de confronter l'expérience chrétienne à l'expérience psychanalytique et d'articuler l'irréductible du désir sur la réalité sociale des institutions. Les conflits ne manquent pas [...] Il les soutient avec une ténacité souple mais irréductible, car il étend aux rapports de force institutionnels la conviction qui le guide dans sa pratique de l'analyse : le conflit est un moment inévitable quoique désolant, dans l'itinéraire qui conduit de l'identification à un objet d'amour jusqu'au respect de l'autre¹⁶.

Pour ses collègues jésuites analystes, Louis Bernaert, philosophe, est une référence intellectuelle et hiérarchique. Non seulement en raison de son âge, mais aussi par son engagement du côté de Lacan. Jean-Pierre Lehmann, son cadet, aurait pu le citer de nombreuses fois, mais certains mots qu'il utilise sont comme une clé de connivence qui renvoie de manière allusive à une démarche et une formation commune. En revanche, il cite explicitement souvent Michel de Certeau, co-fondateur de l'École Freudienne de Paris, avec Lacan, dont l'œuvre immense converge avec ses propres orientations.

L'une des caractéristiques des Jésuites est une exigence de se connaître par le biais de l'autre si différent de soi. Les *Exercices spirituels* en sont la méthode. Pour les psychanalystes, cet exercice d'être porté vers l'autre et depuis cet autre d'être confronté à l'altérité est une interrogation du transfert et de l'identification. Il y a ainsi une proximité d'expérience qui porte tous ces jésuites à devenir psychanalystes, comme un épanouissement ultime de leur réflexion intellectuelle et de l'exigence intime de se référer à un objet toujours distant et différent de soi, point ultime qui devient le ressort de l'appel mystique.

Ce point d'identité a fait l'objet de débats entre ascèse et position mystique pour différencier la position des jésuites. Jean-Pierre Lehmann a plusieurs fois évoqué la position mystique dans la proximité de l'analyste avec l'objet *a* et le désêtre de la fin de l'analyse, si proche de la *désolation*.

Dans son très long cursus de formation jésuite, la formation de médecin de JPL s'y insère comme un "agi" dans la société. Elle converge avec la double exigence des jésuites qui doivent soutenir une relation à l'autre et obéir à l'impératif de quitter son milieu de vie. Pour Jean Pierre Lehmann, y répondre c'est devenir médecin et missionnaire en Côte d'Ivoire pendant plus de sept années. L'enjeu du livre qu'il a écrit depuis cette expérience peut être référé aux ouvrages des missionnaires jésuites. Ils ont décrit les peuples et les cultures à qui ils s'adressent dans des ouvrages pionniers et de

¹⁶ Michel de Certeau, « Louis Beirnaert (1906-1985) », *Compagnie* 1985, n° 193, p. 192.

référence, majeurs pour se pénétrer de la connaissances des cultures concernées. Le concept d'inculturation en est né : "le terme d'*inculturation* répond au souci des missionnaires de prendre en compte la spécificité des cultures locales au lieu de leur imposer le modèle ecclésial des communautés européennes."

Les enjeux de cette orientation de la vie transparait dans les textes psychanalytiques qu'il a écrits quand il a rejoint le Cercle freudien après la dissolution de l'EFP par Lacan, le 5 janvier 1980. Après l'acte de référent porté par le groupe des 28 autour de Certeau, Rabant, Montrelay, Roustang. Jean-Pierre Lehmann les avait rejoints pour refuser cette "dis-solution".

Pour Jean-Pierre Lehmann est le mot *bord* est tout à fait significatif de la position existentielle, intellectuelle et spirituelle des Jésuites. Le bord indique une double appartenance. Être au bord est aussi une description de la position mystique, dans la proximité du désêtre, de la perte de soi et du rattachement à une identité soutenue par l'engagement.

Le concept de bord auquel a recours JPL pour décrire la clinique des toxicomanes et des alcooliques a des références ignaciennes donc. Dans les *Exercices spirituels*, le bord est une béance qui sépare mais qui, une fois identifiée, rapproche et indique le chemin vers l'autre par accueil de ce que pense l'autre de soi. En termes psychanalytiques, il s'agit des deux versants du transfert.

Dans la clinique dominée par la pulsion, le psychanalyste "au bord" est séparé de celui qui est la proie de la dérive pulsionnelle. Ce n'est pas comme avec les Africains à la rencontre de qui JPL s'est porté ou comme pour les Chinois de Matteo Ricci. Pour eux, le bord est celui d'une altérité qui interroge. Dans la dérive pulsionnelle mortifère, le bord du mouvement destructeur de la pulsion est une limite pour laquelle le psychanalyste ne peut que rester au sens propre sur le bord, où il ne peut s'immerger au risque de perdre sa position. Un dilemme s'impose alors. Soit rester sur le bord pour que l'autre vienne vers vous, soit transgresser la loi au risque de perdre la rigueur éthique ou les références établies. Les Jésuites missionnaires en inventant l'*inculturation* ont été des anthropologues et des cliniciens innovateurs. L'attirance de JPL pour la pratique de Sandor Ferenczi participe de cette recherche de proximité.

On peut lire la démarche des jésuites psychanalystes comme la démarche d'inculturation vers un milieu social à explorer et à comprendre. Louis Beirnaert est un tel explorateur du "cheminement de la vérité du désir".¹⁷ Quelques analystes-jésuites ont été traversés par ces doutes qu'évoque avec pudeur JPL. Il a écrit quelques années plus tard un article où il réfléchit sur ce doute et les conséquences qu'il produit. Dans l'article « *Le psychanalyste aux bords du croire* »¹⁸, Jean Pierre Lehmann écrit (p.97) : "L'*Encyclopédia Judaica* affirme que l'enseignement biblique ne contient aucune injonction à croire, aucune prescription de ce que le christianisme et l'islam appellent la "foi". Mais l'injonction à croire n'y revêt-elle pas une forme différente : celle de demeurer fidèle à l'alliance que Dieu a conclue avec son peuple ?"

17 Louis Beirnaert, *Aux frontières de l'acte analytique*, Éditions du Seuil, 1987

18 Jean Pierre Lehmann, *Le psychanalyste aux bords du croire*, *Che Vuoi ?* N° 8, 1997

Quand JPL écrit cette phrase, il ne peut que penser à un besoin personnel de croire comme si, cette *forme différente* du croire ne pouvait le satisfaire, malgré l'injonction biblique. Il éprouvait peut être, comme le cardinal Lustiger, à cause de la Guerre et de son exil précoce de l'Alsace dans la défaite, de l'antisémitisme, un besoin plus intense de croire. Dans sa réflexion sur le croire, il continue juste après en évoquant Thérèse de Lisieux qui «voulait croire». Comme le cardinal Lustiger, qui s'est converti au christianisme à la fin de son adolescence, JPL s'écarte de ce *vouloir croire* qui le concerne au plus prêt, le plus intimement par un acte de rupture qui l'engage dans un acte public. Dans son texte, il s'engage alors dans une réflexion sur la pensée dogmatique en notant avec de Certeau et Derrida la différence radicale entre le croire et le savoir.

En conclusion de l'article, transparait une implication très personnelle, comme un soulagement de pouvoir réunir la pensée psychanalytique et la tradition ignacienne. S'appuyant sur la clinique, il écrit :

« Mais le propre de Winnicott est d'avoir articulé sa conception du " *believe in* ", du croire en, à sa théorie du développement affectif primaire et de l'environnement. »

Plus loin, il précise « La science comporte une infinité de doutes et suppose une foi. La foi en quoi ? Peut-être en rien ; [juste une capacité de foi] ». Parle-t-il ici de la psychanalyse comme science ou comme foi ? A-t-il eu une forme de foi dans l'institution, en particulier dans l'institution psychanalytique telle que l'EFP ?

La dissolution de l'EFP par Lacan "seul "a été pour lui une forme de traumatisme. On peut avancer que son refus de la dissolution s'étaye de cette déception au moment où il prend une certaine distance personnelle avec la Compagnie par son mariage et par son retour d'Afrique. La dissolution est venue, pour lui, à un moment où il avait besoin de trouver un espace institutionnel fiable après plusieurs ruptures essentielles et vitales dans sa jeunesse. Il était comme chassé de l'institution choisie alors que sa vie personnelle est articulée sur trois refus existentiels successifs. Son refus de la dissolution de l'EFP s'origine de ce nœud. Refus immédiat mais aussi maintenu jusqu'à son investissement sur l'œuvre Winnicott dont il traduira une série de livres à partir de 2003. (*La clinique analytique de Winnicott*, Erès 2003; *Développements de la clinique de Winnicott*, Erès, 2009; *Comprendre Winnicott*, Armand Colin 2009).

Le cadre avait éclaté. L'EFP était ce cadre. C'est ce qu'il écrit en conclusion de son texte de 1997 :

... pour que puisse s'établir un cadre, un holding suffisamment fiable pour permettre à l'analysant de croire en ...

Le psychanalyste aux bords du croire...

Ceci laisse ouverte la question de ce qu'il peut en être du croire, pour chaque psychanalyste.

J'avancerai simplement qu'il me semble, lui aussi, autre, marqué par la passion de l'autre, la grâce de faire place - c'est à dire de croire - à l'autre.¹⁹

19 Lehmann J-P, *Le psychanalyste aux bords du croire*, Che vuoi ? N°8 Le religieux, p.103

Passions mystiques et passion christique

" Ce croire à l'autre " revient deux ans plus tard dans le dialogue posthume avec Jacques Hassoun, décédé quelques mois auparavant. Dans son commentaire très érudit des passions, *Passions mystiques et passions christiques*²⁰, il laisse entendre que le trait unaire qui lui fait identifier l'amour est celui d'une attente patiente. On ne peut pas ne pas penser à l'attente de plus de vingt années de sa future femme qui a eu cette patience à son égard, trait de l'amour unique. Est-ce la conscience de ce lien d'amour qui lui a fait quitter l'Afrique et l'engagement dans la Compagnie ? Après son retour d'Afrique, il entre à l'EFP, puis au Cercle freudien.

Dans son commentaire du livre de Jacques Hassoun, il y a comme une leçon sur l'amour passion. Il y affirme que « les passions mystiques demeurent indissociables de la passion christique. » Il conclut que les Juifs ne peuvent connaître l'énigme de la passion puisque la passion chez un chrétien ne peut qu'être l'écho de la passion christique

Il nuance ensuite en soulignant la différence qu'introduit Jacques Hassoun entre les « passions peut-être tempérées qu'il aurait distinguées des passions intraitables ». Freud utilise ce mot intraitable au sens de qui ne peut être soigné, *unverträglich*. On pourrait même traduire qui ne peuvent être portées par le transfert. Pour Jean-Pierre Lehmann, les passions qu'évoque Jacques Hassoun seraient des passions tempérées qui ne mettent pas la vie en jeu à l'inverse des passions mystiques qui poussent au témoignage, au martyre.

Mais Jean Pierre Lehmann reconnaît aux passions le même processus qu'identifie Jacques Hassoun dans une phrase qui est l'articulation des deux discours : l'impossibilité pour un sujet d'accéder au manque à être, en distinguant bien le manque à être l'objet du désir de la mère d'un autre manque à être, plus fondamental, le manque d'inscription de l'être. » Et sa conclusion, fait-elle du désêtre, moment de bascule du psychanalyste, le symétrique de la "Nuits des mystiques, répliques de l'agonie du fils de l'homme" ? ²¹

Une autre voie serait à interroger. Elle serait celle qu'indique Spinoza. Si la connaissance mystique est une tentative de fusion du sujet dans la transcendance de Dieu, l'expérience montre que le sujet peut éprouver une connaissance quasi mystique quand il se laisse absorber dans l'immanence de la Nature.

La pulsion de mort

Le questionnement de Jean-Pierre Lehmann se poursuit deux ans plus tard dans le numéro 16 de Che vuoi ? *Le symptôme* par un article qu'il intitule *La pulsion de mort : un terme pour nommer un symptôme de l'analyste* ? Il y annonce qu'il ne croit pas à la pulsion de mort. Cette annonce bien claire dans le cours de son article est à comprendre après une

20 Lehmann J-P, *Passions mystiques et passion christique*, Che vuoi ? N° 12,

21 Ibidem, p.177

déconstruction du "concept" de pulsion de mort. Il soutient avec les Anglais qu'il ne s'agit pas d'une pulsion mais de l'effet d'une désintrinsication.

Cette conception pourtant claire est introduite comme masquée, voilée derrière un travestissement tarabiscoté dans l'introduction de son article. En forme de dénégation, il prend la place de l'avocat du diable en se risquant à parler "puisque je fais partie de ces malheureux qui vont jusqu'à se prendre parfois pour des psychanalystes alors qu'ils n'ont pas posé la notion de pulsion de mort sur leur palette conceptuelle. "

"Le petit cygneau" construit sa théorie en évinçant deux concepts lacaniens: l'objet *a* qui rompt la symétrie du dualisme, ce qu'il nomme le couple de jumeaux antagonistes, et la fonction du Réel qui forme cet arrière-fond qu'il nomme la tresse pulsionnelle, et l'induit à construire un mouvement vers la "dé-tresse".

Pour étayer son refus, il construit une théorie de l'origine qu'il appelle "théorie historico-génétique des pulsions". En fait, JPL s'appuie pour refuser la pulsion de mort sur la réfutation de la notion de pulsion appliquée à la mort. Il suit pleinement l'orientation de Winnicott. La pulsion si archaïque qu'elle soit est un processus de vie, c'est son effacement qui est la mort, telle qu'on le trouve dans la psychose, comme si la pulsion de vie était alors désorganisée de ne pas avoir d'antagoniste et donc d'être seule pour porter la vie. Lorsqu'une notion est aussi profondément intriquée à une autre, rendant l'action inopportune dans une méconnaissance possible, il faut un temps parfois très long pour désintriquer. Ce temps sans décision est celui que les jésuites nomment *temps de la désolation*. Ensuite vient le moment de *l'agir*. On voit le parallélisme avec le temps logique de Lacan. Le temps préalable à l'agir est celui du *discernement*.

Chez Jean-Pierre Lehmann, on peut voir au moins deux moments d'une telle maturation. L'un est le discernement qui l'a autorisé à interrompre brutalement sa recherche anthropologique en Côte d'Ivoire et à quitter sa fonction de médecin-missionnaire pour revenir à Lyon auprès de Michèle qui l'attendait depuis si longtemps. On peut aussi en voir la trace dans sa perlaboration analytique, d'un article à l'autre, dans l'effet d'écriture, dans la revue *Che vuoi ?* à qui il donnera vingt articles où on peut lire un progressif approfondissement clinique de ses questions les plus vives.

Jusqu'en 2009, ses contributions à *Che Vuoi ?* sont très régulières. Toutefois, de plus en plus, JPL y apparaît comme en retrait. Bientôt, il s'appuie exclusivement sur les auteurs anglais qu'il cite abondamment. Ainsi son article "*Structure du mal et perversions*", leur est presque entièrement consacré après un rappel théologique. La thèse d'Hannah Arendt est très indirectement évoquée quand il écrit que pour certains "la problématique du mal est de part en part idéologique." Il s'en écarte en faisant du mal un mystère "humainement insoluble"²² pour lequel il en appelle à l'exigence surmoïque et à la réflexion de la conscience religieuse... Il aurait suffi qu'il introduise un pluriel à *structures* pour différencier la perversion névrotique de la perversion psychotique où l'annulation de l'autre mène à la mort. La référence à la croyance chrétienne de la Rédemption suspend dès lors sa réflexion et son énonciation clinique.

22 Lehmann Jean -Pierre, *Structure du mal et perversion, Che Vuoi ? N°32, Le malaise pervers, 2009*

Au fil de ses articles tardifs, il apparait que Jean-Pierre Lehmann est aussi de plus en plus happé par la psychanalyse anglophone et utilise sa foi intime comme résistance. Il s'écarte alors de sa lecture personnelle et spécifique de l'inconscient qui avait fait son authenticité et la nouveauté de sa lecture. Il n'est plus aux bords ou aux frontières de l'acte analytique. Est-il alors en deçà ? Est-il dans cette alternative dedans /dehors, position moebienne que décrit Winnicott pour l'objet transitionnel ?

Il conclut son Avant -Propos de son livre *La clinique analytique de Winnicott* par ces mots qui disent aussi son engagement : "N'ayant jamais cessé de chercher à aider ses analysants à retrouver la spontanéité de leur geste, il n'a pas craint, pour cela, de joindre parfois, dans sa pratique, le geste à la parole."

*

Bibliographie des textes de Jean-Pierre Lehmann

-:-:-:-

Articles parus dans *Che Vuoi ?*

- N°1 *Expériences du négatif*, 1994
L'appel du non pp.127-137
- N°8 *Le religieux*, 1997
Le psychanalyste au bord du croire pp. 93-104
- N° 10 *L'inespoir* 1998
Lecture de Jean-Paul Mayer, *Les fils de l'an 2000* pp.205-210
- N°11 *Désunion*, 1999
L'espace du nouage pulsionnel, pp.13-22,
- N°12 *Jacques Hassoun 1999*
Passions mystiques et passions christiques, pp.167-177
Point ultime de déliaison, le suspens de l'amour, pp.189-193
- N°14 *Rencontrer le réel*, 2000
Rencontrer le réel, rencontrer l'autre, se sentir réel, pp.49-63
- N°15 *La formation des psychanalystes*, 2001
La formation des psychanalystes au cœur
des controverses entre freudiens et kleinien
dans la Société britannique de psychanalyse, pp.33-54
- N°16 *Le symptôme*, 2001
La pulsion de mort /un terme pour nommer
un symptôme de l'analyste ? pp.31-38
- N°17 *Loin du divan ?* 2002
Concept de santé et principes d'une politique de santé
dans la théorie de Winnicott, pp.25-34

- N°18 *Sublimier ?* 2002
Les carrefours de la créativité, pp103-116
- N°20 *De l'infantile,*
L'infantile à l'œuvre chez les pères créateurs, pp.99 -116
La relaxation psychosomatique de Sylvie Cady p.223-226
- N°23 *Destins des traces,*
Traces, inscriptions: une question aux fondements
de la psychanalyse, pp.13-20
in *Hommages à Michèle Abbaye (1942-2005):*
Une rare simplicité, pp.265-267
- N°25 *Regards cliniques sur la loi,*
Introduction au texte de D. W. Winnicott, pp.187-190
- N° 26 *La langue intime,*
Habiter la langue, être habité par la langue, pp.29 – 44
- N° 27 *L'expérience du transfert*
Se laisser surprendre par un transfert délirant, pp.108-118
- N°28 *Imaginaire et narcissisme,* 2007
Un concept méconnu de la clinique de Winnicott:
le narcissisme primaire, pp.39-54
- N°29 *L'erre de la jouissance,*
Cabinet de lecture : *Ce qui est opérant dans la cure*, Éres, 2008
- N°32 *Le malaise pervers,*
Structure du mal et perversion, pp.159 -173
- N°33 *Psychanalyse et psychopathologie,* 2010
La psychopathologie analytique propre à tout psychanalyste,
pp105-112
- N°34 *La métaphore,* 2010
Un examen de la métaphore: Ella Sharpe, pp.105-112, 2011

<>

Livres

- *Psychanalyse et dynamique du souffle*, Dunod, publié sous le nom collectif de C. Jallan, 169 pages, 1988
- *La clinique analytique de Winnicott*, De la position dépressive aux états-limites, Érès, collection Transition, 2003
- *Développements de la clinique de Winnicott*, Avatars des régressions et masochisme féminin, Érès, collection Transition, 220 pages, 2007
- *Comprendre Winnicott*, Collection Lire et comprendre, Armand Colin, 2009
- *Marion Milner et Margaret Little*, Actualité de leur travail avec des psychotiques, préface de Pierre Delion, Érès, collection Transition, 204 pages, 2012
-

<>

Autres articles et interventions

- *L'étranger Crises – Représentation*, L'imparfait, Actes de la Réplique, 17/18 mars 1984,
Intervention après l'exposé de Danièle Réfabert, *Lettre ouverte à Hervé Petit*, pp.60 & 71
Intervention après l'exposé de Marc Nacht,
Représentation de la crise et mouvement psychanalytique, p.124
- *Les limites d'un psychanalyste* ou ni garde-frontière ni contrebandier, mais peut-être à la fois sentinelle et passeur, Document interne du Cercle freudien, exposé du 5/1/1994, pp.84-105
- *Périple en Grande Bagarragne*, Compte rendu sur un mode humoristique de sa présidence du Cercle freudien, bulletin interne, pp.1-97, novembre 2004
- *Aux limites du sujet*, Sous la direction de Patrick Chemla, *Une clinique du transfert et de Érès*, pp.25-35, 2006
- *Winnicott avec Lacan*, sous la direction de Catherine et Alain Vanier. Jean-Pierre Lehmann, *Le symbole entre Winnicott et Lacan*, éd. Hermann, pp.345-354, 2010

<>

Références africaines

- Lehmann J.P., Memel Foté H., « Le cercle du prophète et du sorcier. Réflexions à propos d'une paralysie fonctionnelle hystérique chez un enfant de 13 ans » Psychologie africaine, Vol. III, n°1, 1967.
- Lehmann J. P., « Quelques aspects des thérapies traditionnelles.. » 2ème colloque africain de psychiatrie. Dakar, mars 1968. Ed. Audécan, Paris.
- Lehmann J. P., Médecine moderne et médecine traditionnelle en Afrique de l'Ouest», Projet, 24, 1968
- J.P., Memel Foté H., « Le cercle du prophète et du sorcier. Réflexions à propos d'une paralysie fonctionnelle hystérique chez un enfant de 13 ans » Psychologie africaine, Vol. III, n°1, 1967.
- Lehmann J. P., « Quelques aspects des thérapies traditionnelles.. » 2ème colloque africain de psychiatrie. Dakar, mars 1968. Ed Audécan, Paris.
- Lehmann J. P., Médecine moderne et médecine traditionnelle en Afrique de l'Ouest », Projet, 24, 1968
- Lehmann J. P. «Toxicomanies en Afrique de l'Ouest », Médecine de l'homme, 29, Nov. 1976
- Lehmann J. P., «Psychopathologie de l'adolescent scolarisé à Abidjan. Notes épidémiologiques. » Third Pan-african Psychiatric conference, Khartoum, Nov. 1972
- Lehmann J. P., «La fonction thérapeutique du discours prophétique. Prophètes guérisseurs en Côte d'Ivoire» Psychologie Africaine, vol. VIII, n°3, 1972
- Lehmann J.P., «Le vécu corporel et ses interprétations en pathologie africaine. A propos des inhibitions en milieu scolaire». Revue de Médecine Psychosomatique et de psychologie médicale, Tome 14, n°1, 1972
- Lehmann J.P., *Prophètes-guérisseurs dans le Sud de la Côte d'Ivoire*, L'Harmattan, 2012

*

* *